

233

94

8

THE
UNIVERSITY OF
TORONTO

LIBRARY

130 St. George Street
Toronto, Ontario

M5S 1A5

416-978-2811

www.library.utoronto.ca

978-2811-416

978-2811-416

978-2811-416

978-2811-416

978-2811-416

978-2811-416

978-2811-416

978-2811-416

F 123

G 94

978-2811-416

978-2811-416

978-2811-416

978-2811-416



1020002599



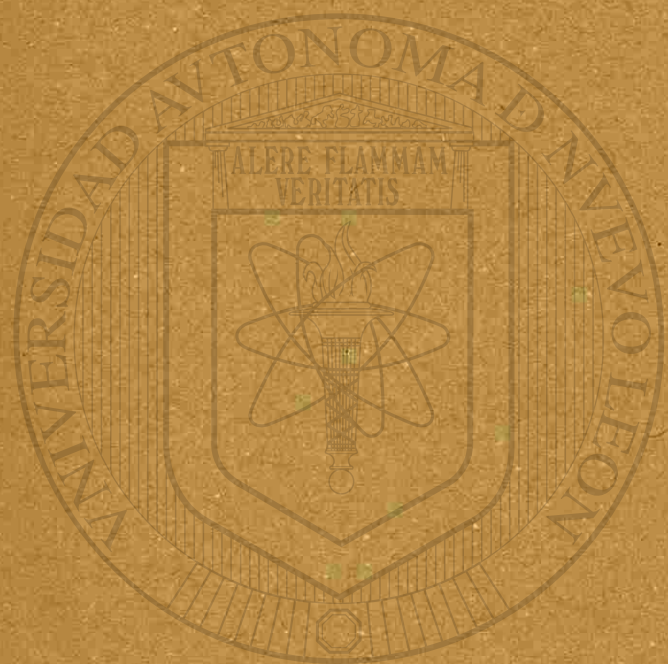
UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



105858



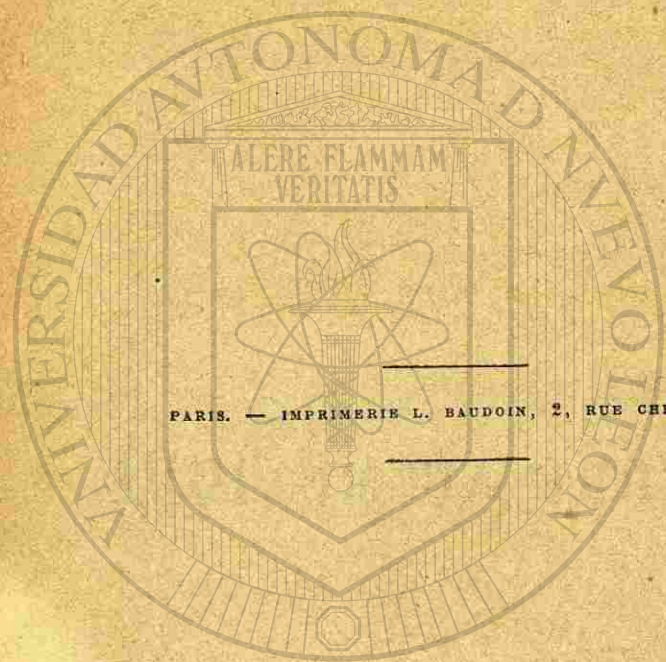
LA
GUERRE AU MEXIQUE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



F1233
594



FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

LA GUERRE AU MEXIQUE

PAR

le Lieutenant-Colonel BOURDEAU



PARIS

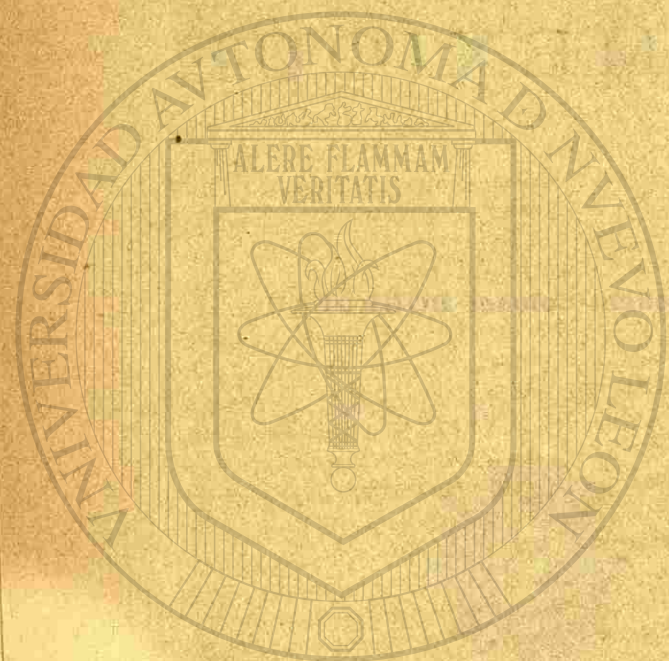
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1894

Tous droits réservés.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE ESTUDIOS

LA GUERRE AU MEXIQUE.

Ubi signum, ibi patria.

INTRODUCTION.

De toutes les expéditions lointaines qui ont signalé la période contemporaine, la plus impopulaire a été, sans contredit, celle du Mexique. Entreprise sans aucun de ces motifs graves qui touchent aux intérêts vitaux de la France, elle dégénère dès le début en guerre ouverte contre les institutions républicaines du pays; pendant plusieurs années, nous combattons pour imposer au Mexique un prince de cette Maison d'Autriche, contre laquelle nous luttons nous-mêmes trois ans auparavant dans les plaines de la Lombardie.

Pendant ce temps, les événements qui se précipitent en Europe nous font cruellement sentir l'absence d'une fraction notable de nos meilleures troupes. Sadowa hâte le rappel du corps expéditionnaire; nous abandonnons au Mexique le prince étranger qui a reçu la couronne de nos mains et qui paye de sa vie l'honneur de rester à son poste de combat. L'attitude menaçante des États-Unis, dont l'intervention en faveur de Juarez a été à peine déguisée, rend encore plus pénible pour notre amour-propre national l'abandon du Mexique.

Telles sont les principales causes qui ont rendu, à juste titre, cette campagne impopulaire; il n'est pas jusqu'au nom de l'homme chargé du commandement en chef qui n'ait contribué de nos jours à jeter sur cette entreprise une ombre de défaveur.

Et cependant, si l'expédition du Mexique a été une lourde faute politique, au point de vue militaire elle mérite d'être tirée de l'oubli et de figurer honorablement dans les fastes de notre

histoire. Jamais nos soldats n'ont montré plus de vigueur, de discipline, de résistance à la fatigue; jamais nos officiers n'ont fait preuve de plus d'initiative, de coup d'œil, d'intelligence. Isolés dans un pays inconnu, au milieu d'une population hostile, entourés d'ennemis insaisissables qui trouvent un refuge assuré dans leurs montagnes et des complices parmi les habitants, nos soldats marchent jour et nuit, sous un climat meurtrier. A chaque pas surgissent devant eux des obstacles de toute sorte et des périls inouïs; loin de la mère-patrie, ils n'ont, pour soutenir leur courage dans ces rudes épreuves, que le sentiment du devoir; la satisfaction de lutter corps à corps avec l'ennemi leur est même refusée, et, cet adversaire qui se dérobe à leurs coups, ils le sentent présent partout, devant eux, sur leurs flancs, sur leurs derrières. Dans cette situation pleine de périls, il ne faut commettre aucune faute: toute imprudence se paye cher, témoins Camaron, Veraños...

On a donc le droit de dire que l'expédition du Mexique a été des plus honorables pour nos armes; ajoutons qu'elle a été une excellente école pour nos troupes, dont elle a développé les qualités naturelles, l'initiative chez le chef, l'endurance à la fatigue chez le soldat. Un quart de siècle s'est écoulé depuis ces événements; toute trace de dissentiments a depuis longtemps disparu entre les deux nations¹: à la tête de la République mexicaine se trouve le président Porfirio Diaz, qui a été l'un de nos adversaires les plus ardents, mais les plus loyaux; l'un de ceux qui ont déployé pour la défense du territoire mexicain le plus de bravoure et de ténacité.

Il est temps de rendre justice, de notre côté, aux modestes héros dont les ossements jalonnent la marche de l'armée française, depuis la Vera-Cruz jusqu'au fond de la Sonora; à tous ces obscurs soldats qui ont porté fièrement le drapeau de la France jusqu'aux limites du Nouveau Monde. C'est aux régiments du corps expéditionnaire qu'il appartient de faire la lumière sur les grandes actions accomplies par nos soldats: chacun d'eux, en apportant sa pierre à l'édifice, contribuera à faire connaître sous un nouveau jour cette longue et pénible

¹ En juin 1891, le conseil municipal de Mexico a décidé que le nom de Lazare Carnot serait donné à l'une des plus grandes avenues de la ville.

campagne et à mettre en relief les qualités innées du soldat français, gage précieux de victoire pour l'avenir. Ailleurs, nous essayerons de remplir cette tâche pour le 7^e de ligne, l'un des régiments qui ont le plus marché et souffert au Mexique, bien qu'il soit à peine fait mention de lui dans le principal ouvrage d'ensemble, le meilleur, assurément, écrit sur cette campagne¹. Ici, nous nous contenterons d'étudier les moyens employés par nos troupes pour marcher, camper, vivre et combattre au Mexique: notre but est de fixer par quelques traits la physionomie particulière de cette campagne. Bien qu'il n'y ait pas, à proprement parler, d'enseignements tactiques à tirer de cette guerre, il ne sera peut-être pas inutile, au moment où les expéditions lointaines sont à l'ordre du jour, de mettre en lumière les méthodes employées avec succès dans un pays qui se rapproche un peu par le climat des colonies où nos soldats luttent pour défendre les intérêts de la France et l'honneur national.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le pays et les habitants à l'époque de l'expédition, nous exposerons sommairement l'organisation des colonnes qui sillonnaient le territoire mexicain, le fonctionnement des postes chargés de protéger notre ligne de communication et de surveiller le pays, les procédés employés pour assurer la sécurité de nos troupes en marche et en station, pour faire subsister les hommes et les animaux, pour transporter à la suite des colonnes les vivres et les munitions. Enfin, nous indiquerons quelle était la tactique habituelle de nos colonnes à la poursuite des bandes ennemies; comment elles se renseignaient sur les projets et les forces des Juaristes; comment elles procédaient dans le cas d'une rencontre avec ceux-ci. Ce récit, emprunté en grande partie aux souvenirs d'officiers qui ont fait la campagne du Mexique, fera ressortir les difficultés que nos troupes ont rencontrées dans l'accomplissement de leur tâche, les épreuves de toute sorte qu'elles ont eu à supporter, la fermeté d'âme, la ténacité, le sang-froid dont elles ont fait preuve, qualités qui ont de tout temps caractérisé les troupes d'élite.

¹ Ce silence est dû à cette particularité que le 7^e de ligne a eu rarement la bonne fortune de se mesurer avec les Juaristes pendant les quatre années qu'il a passées au Mexique; la seule affaire mentionnée à son actif dans l'ouvrage de M. le général Niox, *l'Expédition du Mexique*, est relative aux combats de San Antonio et d'Ayotla (10 août 1864).

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'ŒIL SUR LE PAYS ET LES HABITANTS A L'ÉPOQUE DE L'EXPÉDITION.

Les Terres-Chaudes, la région tempérée, les Terres-Froides. — Régime des eaux, barrancas, etc. — Bétail, chevaux et mulets. — Lieux habités, moyens de communication. — Les habitants : Mexicains et Indiens. — Nourriture, monnaies, etc. — Relations entre Français et Mexicains.

Sans entrer dans la description du Mexique, nous allons signaler les points principaux qui peuvent offrir de l'intérêt au point de vue militaire, ou qui ont trait aux difficultés du terrain, aux ressources du pays, aux mœurs des habitants.

Les Terres-Chaudes. — La région appelée *Terres-Chaudes* comprend les zones de faible altitude qui avoisinent les deux océans ; elle présente la faune et la flore des climats tropicaux. A côté des bois précieux : acajou, ébène, palissandre, on y voit le caoutchoutier, le cotonnier, le palmier, le bananier, etc. On trouve dans les jardins les tomates, citrouilles, concombres, melons, la vigne vierge et certaines productions particulières au pays, telles que : le *zapote*, espèce de fruit à gros noyaux semblable à une pomme blette ; le chayotl et le *tomatl*, sortes de cucurbitacées ; le *chirimoya*, la goyave, la pomme-liane et la pomme-cannelle, espèce de gros fruit semblable à une grenade.

Le *papayotl*, ou arbre à melons ; le *mesquite* et le guacimale, sortes d'acacias ; le petit chêne, toute la famille des cactus, le ricin, les lianes, les fougères poussent dans la plaine, ainsi que le *higuerone*, espèce de grand figuier, et le *hava*, arbre à feuille de sycamore, qui produit un gros fruit non comestible.

Dans les champs pousse le maïs, la canne à sucre, le tabac (tabac-arbre et tabac-plante) et, sur le bord des ruisseaux, les herbes odorantes, thym, menthe, etc.

Les oiseaux ne sont pas moins variés : ce sont des perruches, de gros perroquets, l'*ara* et l'*huacamaya*, l'uraca au plumage bleu, les *cocotli* ou tourterelles, le cardinal, le toucan, l'oiseau-mouche, l'oiseau-fleur, etc., et les oiseaux aquatiques, pélican, canard, grue, héron, etc.

Parmi les oiseaux du Mexique, il en est un, le *zopilote*, qui joue un rôle spécial : c'est une sorte de vautour qui suit les colonnes et les troupeaux pour se nourrir du cadavre des animaux. Dans la plupart des villes, ces oiseaux restent seuls chargés du soin de nettoyer les rues et de faire disparaître les immondices : une amende est frappée sur quiconque tue un *zopilote*, et le Mexicain n'est pas loin de le considérer comme un oiseau sacré.

Les reptiles et les insectes malfaisants sont nombreux et redoutables ; ce sont d'énormes cousins, une sorte de scorpion que les Mexicains appellent *alacran*, la tarentule, de très gros crapauds, des serpents à sonnette, le serpent-coraïl ou *corali*, dont la piqûre est mortelle ; la couleuvre sourde, les iguanes, sorte de grands sauriens. Pour se protéger contre ces reptiles, autant que contre les voleurs, les Indiens construisent souvent leurs habitations au-dessus du sol, sur des piliers de bois de palmier, et ils se servent d'échelles mobiles, qu'ils retirent le soir.

Dans toute cette région, le climat est des plus malsains : la fièvre jaune et le vomito règnent en maîtres pendant la plus grande partie de l'année. Le terrible fléau exerce ses ravages principalement sur la côte : près de la Vera-Cruz est un cimetière français que nos troupiers, toujours spirituels, ont surnommé le *jardin d'acclimatation*¹.

La région tempérée. — La zone des plateaux ou des terres tempérées se rapproche davantage, par ses productions et son aspect général, des contrées de l'Europe. Cette région est fertile en céréales, mais l'eau y fait souvent défaut, et les habitants ont alors recours soit à des puits, soit à des réservoirs à ciel ouvert, formés par des barrages artificiels. La végétation y est peu développée ; on y voit surtout des aloès, des cactus et quelques arbres rachitiques, mais aux environs des villes apparaissent les champs

¹ Lorsque le 7^e de ligne s'embarqua pour le Mexique à Cherbourg, un pharmacien de cette ville, trouvant l'occasion belle pour écouler ses drogues, vendit à nos militaires un spécifique qui devait infailliblement les préserver du vomito. Un vieux sous-officier de Crimée, le sergent garde-magasin Thomas, en avait fait pour sa part une ample provision. Or, à peine débarqué à la Vera-Cruz, la première victime du vomito fut précisément l'infortuné Thomas dont les poches étaient encore garnies du précieux spécifique.

de blé, d'orge et de maïs ; l'eau y est moins rare, les moulins tournent, les jardins potagers et les vergers se montrent de distance en distance. Une épaisse poussière recouvre toute cette région et rend les marches très pénibles.

L'époque des pluies régulières s'étend du mois de juin au mois de septembre sur les plateaux ; en octobre commence l'hiver, qui est l'époque la plus favorable pour les marches : c'est une sorte de printemps européen. A cette époque, il se produit des différences de température considérables entre le jour et la nuit ; de là de nombreux cas de maladie chez nos hommes couchés sous la tente. Le 10 novembre, à Jalapa, le thermomètre marquait 35° le jour et descendait à 4° la nuit.

La saison sèche comprend les mois de mars, avril et mai, qui sont les plus difficiles à supporter pour l'étranger, car le manque de vapeur d'eau rend la respiration pénible.

Les Terres-Froides. — Dans les régions montagneuses, ou terres froides, on ne trouve plus que des solitudes, des plateaux dénudés, des montagnes aux flancs escarpés que séparent de profonds précipices au fond desquels coulent quelquefois des ruisseaux. En certains endroits les difficultés du terrain sont telles que nos hommes, pour gravir ces escarpements, étaient obligés de s'accrocher aux arbustes et de se hisser en se donnant la main. Dans ces gorges étroites, dans ces terrains ravinés, il y a peu de végétation et presque pas d'habitants ; sur les hauts plateaux on trouve des cimes couvertes de neige en toute saison et l'on rencontre quelques tribus à demi sauvages. Dans les sierras, les ravins sont moins nombreux et l'on trouve de belles forêts ; le sapin et le grand chêne dominant sur les plateaux ; sur les pentes croissent l'yeuse, le cèdre, le cyprès et le chêne blanc.

Il y a peu de bêtes féroces, même dans ces parages ; le lion du pays, appelé *puma*, est une sorte de loup-cervier ; le *coyote*, espèce de chacal, l'once, le chat sauvage et quelques petits ours habitent ces solitudes, mais attaquent rarement l'homme.

Régime des eaux, barrancas, etc. — Le régime des rivières et des ruisseaux est très variable ; la plupart sont à sec pendant la plus grande partie de l'année et se transforment, à la saison des pluies, en véritables torrents. On y trouve du poisson, quel-

ques crevettes d'eau douce, des tortues sur le bord des ruisseaux, etc.

Les plus grandes rivières, celles qui ont de l'eau toute l'année, sont rarement navigables par suite de l'inégalité de leur cours : c'est le cas de la Lerma, que l'on traverse à gué sur certains points, sauf à l'époque des crues ; il en est de même du rio de Nazas. Ces gués, parfaitement connus des Mexicains, leur ont maintes fois permis d'échapper à notre poursuite.

Les Mexicains désignent, sous le nom de *barrancas*, des ravins de profondeur très variable dont les bords sont généralement escarpés. Les unes, peu profondes, proviennent de l'action des eaux ; d'autres atteignent une profondeur de 1000 à 1500 mètres et constituent de véritables failles ou des crevasses dues à l'action de la chaleur interne ou à des mouvements géologiques. Les barrancas d'Atenquique et de Beltran, près du volcan de Colima, ont près de 1700 mètres de profondeur.

On trouve, principalement dans le nord du pays, de vastes plaines qui ont été, à l'origine, des mers intérieures et que recouvrent aujourd'hui de hautes dunes : les Mexicains les appellent des *Llanos*.

La même région présente des dépressions ou *laguna* qui sont des fonds d'anciens lacs, devenus de véritables déserts de sable ; la principale est la Laguna de Mapima, sorte de grand bassin intérieur dans lequel coulent des rivières qui se perdent dans les sables. Quelques-unes de ces rivières, comme le rio de Nazas, sont assez abondantes pendant la saison sèche et se transforment, à l'époque des pluies, en un fleuve large et profond, difficile et dangereux à traverser.

En général, les eaux du Mexique étaient de bonne qualité ; quelquefois cependant, comme à Orizaba, l'eau de puits contenait des serpents d'eau fins comme des cheveux ; l'emploi d'un filtre devenait alors nécessaire et, dans ce cas, la plupart des maisons de la ville en étaient munies. En route, nos colonnes utilisaient surtout l'eau de source ou de rivière ; il n'y a pas eu à signaler, à ce point de vue, de maladies graves.

Bétail, chevaux et mulets. — Le Mexique regorge de bétail ; même dans les régions qui ne sont pas habitées, des troupeaux paissent en liberté : ils sont surveillés de temps en temps par des

Indiens qui, tous les ans, prennent au lasso un certain nombre d'animaux destinés à être vendus. Les prairies encloses dans lesquelles le bétail est enfermé portent le nom de *potrero*. Outre l'orge, la paille et le foin (celui-ci en petite quantité), une herbe, appelée *sacate*, pousse dans les prairies et donne un fourrage précieux pour la nourriture des animaux.

Les bœufs du pays, de très petite taille, valaient en moyenne 40 francs; pendant toute l'expédition, nos troupes ont trouvé à s'approvisionner de viande de boucherie à très bon compte.

Le cheval mexicain descend du cheval andalous croisé avec d'autres races; il est de petite taille, a peu d'allure, mais il est vigoureux et résistant; son prix variait de 200 à 400 francs. Les Mexicains recherchent de préférence les chevaux et délaissent les juments: c'est une honte pour eux de monter une jument; aussi celles-ci restent-elles dans les haciendas; leur queue et leurs crins servent à confectionner des lassos.

Nos beaux chevaux arabes, transportés au Mexique, ont soutenu avec avantage la comparaison avec la race du pays; les riches Mexicains admiraient beaucoup les chevaux de nos officiers de chasseurs d'Afrique et n'hésitaient pas, quand ils pouvaient se procurer un beau cheval arabe, à le payer fort cher, jusqu'à 3,000 et 4,000 francs.

Les mulets sont nombreux au Mexique; nos remontes, obligées dès le début d'en acheter aux États-Unis, ont pu ensuite s'en procurer facilement dans le pays. Les mules sont préférées aux mulets comme plus vigoureuses, et leur prix est sensiblement plus élevé: une bonne mule valait, à la remonte de Mexico, de 600 à 800 francs, un mulet de 400 à 500 francs. Les mules et les mulets blancs sont moins recherchés, à cause de leur peu de vigueur.

Les Mexicains se servent de bâts très défectueux, consistant en une sorte de sac, bourré de paille et de laine, qui adhère complètement au dos du mulet; avec les chaleurs du Mexique, il était bien rare qu'un mulet, à l'arrivée à l'étape, n'eût pas le dos entamé. Nos bâts, mieux conçus, ne blessaient pas les animaux; ils permettaient d'accrocher de chaque côté les cantines des officiers et de placer au-dessus les effets de couchage, ainsi que certains objets utiles en campagne, lanternes, cages à poulets, etc.

Lieux habités, communications. — Dans les villes, les maisons sont généralement construites en pierre et susceptibles d'une défense sérieuse, surtout les églises et les couvents qui sont très nombreux. Certaines habitations sont garnies de vérandas, soutenues par des piliers en bois ou en maçonnerie; elles n'ont souvent qu'un rez-de-chaussée avec une cour intérieure ou *patio* plantée d'arbrisseaux.

Le village ou *pueblo* est composé tantôt de maisons couvertes en tuiles et ayant assez bon aspect, tantôt de misérables cases couvertes en chaume ou en feuilles de palmier.

On désigne, sous le nom de *rancho*, *rancheria*, un groupe de cases habitées par les Indiens et construites autour de la maison du maître ou *ranchero*. Les *ranchitos* sont de petits hameaux composés de quelques cabanes; celles-ci prennent quelquefois le nom de *jacales*.

L'*hacienda* est un domaine, une exploitation agricole qui a généralement une étendue considérable. Dans ce pays où la propriété n'est pas divisée, l'*hacienda* forme, au milieu de la solitude, un centre habité, cultivé et entouré d'enclos; le propriétaire est appelé *hacendero* (ou *hacendado*); les travailleurs attachés à la culture sont désignés sous le nom de *peons*.

Les agglomérations de cabanes dans un endroit déboisé portent le nom de *parajes*. Les villages indiens sont formés de cases ou de maisonnettes en branchages, de forme conique, entourées de jardins ou de basses-cours. Dans les villages mexicains, on trouve quelques boutiques ou *tiendas*, contenant soit des objets d'épicerie et de quincaillerie, appelés *abarrotés*, soit des étoffes de toute sorte ou *zopa*; celui qui tient la boutique est le *tiendero*.

L'habitation principale de l'*hacienda* est toujours fortifiée et en état de soutenir une attaque. La population qui habite autour de l'*hacienda* s'élève quelquefois jusqu'à 1000 ou 1500 habitants; ces peons, sorte de serfs, sont payés tantôt en nature avec une faible partie de la récolte, tantôt avec une monnaie spéciale à chaque hacienda. Le peon est ainsi obligé de s'approvisionner à la tienda qui appartient à son maître; celui-ci lui vend tout à un prix excessif et reprend ainsi peu à peu à ses travailleurs le faible salaire qu'il leur a donné.

Il y avait au Mexique, au moment de l'expédition, très peu de chemins carrossables, et ils étaient si mal entretenus que dans la

saison des pluies, les voitures n'y pouvaient circuler qu'avec les plus grandes difficultés. Un seul chemin de fer, celui de la Vera-Cruz à Puebla, était en construction : quelques kilomètres seulement étaient achevés, de la Vera-Cruz à la Tejeria.

Les voitures dont se servaient les Mexicains étaient attelées d'un grand nombre de mules, dix au moins, qu'ils conduisaient avec une très grande habileté.

Dans les montagnes, les chemins se réduisaient à des pistes accessibles seulement aux mulets ; sur certains points, ces sentiers présentaient des passages très dangereux et côtoyaient des précipices appelés *voladeros*. Malgré leur sûreté de pied, les mulets perdaient quelquefois l'équilibre, entraînés par leur chargement ; ils roulaient alors au fond des précipices où ils devenaient la proie des zopilotes.

Les habitants ; Mexicains et Indiens. — Les riches Mexicains, *rancheros* ou *hacenderos*, portent un costume de cuir fauve brodé d'argent ; les coutures du pantalon et de la veste sont garnies de petites pièces d'argent cousues sur le vêtement ; ils sont coiffés d'un riche *sombrero* garni d'une ganse d'argent ; leurs montures consistent en mules ou en petits chevaux du pays.

Les *arrieros* ou muletiers, requis pour le service de nos colonnes, sont réunis par tribus, chacune d'elles formant un groupe, avec un chef appelé *majordome*. On place ordinairement en tête de chaque groupe une jument tranquille, portant au cou une clochette ; les mules la suivent docilement. Les *arrieros* portent un large pantalon blanc et un immense *sombrero* ; les *majordomes*, armés de fusils, munis d'énormes éperons et vêtus de vestes et de pantalons garnis de boutons d'argent, sont montés sur des mules et excitent les animaux du convoi, tout en surveillant les *arrieros*.

Souvent ceux-ci emmènent avec eux leurs femmes, qui suivent à pied ou sur des ânes ; à l'arrivée à l'étape, elles préparent le repas, qui consiste surtout en galettes de maïs appelées *tortilles*. Pour obtenir les *tortilles*, on fait cuire le maïs dans l'eau, on l'écrase et l'on en forme des galettes que l'on fait griller à l'aide d'une plaque placée sur les charbons.

A côté des Mexicains vivent ou plutôt végètent les Indiens, dont le sort est des plus misérables. C'est principalement parmi

eux que nous avons trouvé des courriers et des espions qui nous ont rendu de très grands services ; ils exigeaient souvent une somme assez considérable, plusieurs onces d'or, ce qui représentait pour eux une fortune ; mais, à ce prix, ils risquaient leur vie, et plus d'une fois le cadavre d'un Indien, pendu à un arbre et déchiqueté par les zopilotes, a témoigné de la justice sommaire des Juaristes.

De leur côté, les Indiens avaient recours à toutes les ruses pour dépister leurs adversaires : ils ne se chargeaient que de dépêches écrites sur de très petites feuilles de papier et les dissimulaient d'une façon très ingénieuse dans la bordure de leurs vêtements, dans la ferrure de leur mule, au milieu de la moelle du bâton qu'ils portaient à la main, etc.

Ces Indiens nous servaient aussi de porteurs et franchissaient les passages les plus dangereux avec leurs fardeaux ; enfin, c'étaient d'excellents coureurs, et ils étaient capables de faire jusqu'à trente lieues en vingt-quatre heures dans des chemins horribles. C'est grâce à eux que nous avons pu être renseignés sur les mouvements de l'ennemi, sur ses forces et ses projets.

Dans certaines régions, notamment dans le Nord-Ouest, des Indiens sauvages parcouraient le pays par petites bandes, saccageant tout et échappant à toute poursuite. Ces Indiens, très redoutables, appartenaient aux tribus des Apaches et des Comanches ; quelques-uns étaient armés de fusils, la plupart avaient encore des arcs, des lances et des boucliers.

Nourriture, monnaies, etc. — Outre les *tortilles*, la nourriture habituelle des Mexicains comprend les *tamales* ou boulettes de maïs sucrées, l'*atolli* ou bouillie de farine de maïs, une sorte de patates qu'ils appellent *camotes*, diverses viandes grillées et relevées par une sauce au piment ; enfin, les *frijoles* ou haricots, qui constituent, avec les *tortilles*, le vrai mets national.

La production des légumes diffère suivant les régions ; dans le Nord, de Guanajuato à Chihuahua, par exemple, nos troupes ont trouvé des légumes en quantité suffisante ; pommes de terre, choux, carottes, et des laitues superbes ; à Durango, les légumes étaient presque aussi abondants qu'en France.

Certaines rivières du Mexique, principalement au Nord-Ouest, étaient très poissonneuses ; nos soldats prenaient le poisson avec

leurs toiles de tentes, dont ils se servaient comme de filets. Le poisson, vidé et salé, était transporté très loin et rapidement par des Indiens coureurs : c'est ainsi qu'à Orizaba on mangeait le poisson pêché dans le nord du Mexique.

Nous avons vu plus haut que le bétail était abondant et à bas prix.

Les principales boissons populaires sont : le *pulque*, préparé avec le jus que l'on extrait d'une variété d'aloès appelé *maguey* et que l'on fait fermenter : c'est une liqueur blanche, légèrement sucrée, d'un goût peu agréable et qui produit des éructations ; le *pache*, boisson des régions chaudes, faite avec du jus d'ananas, de la cassonade et de l'eau ; le *chilatl* ou extrait aqueux de piment ; l'*aguardiente*, sorte d'eau-de-vie commune fabriquée dans le pays ; le *mexcal*, autre sorte d'eau-de-vie extraite du maguey. On extrait également du zapote une eau laiteuse utilisée comme boisson. Dans le peuple, les verres sont souvent remplacés par des moitiés de callebasses séchées au soleil, que l'on appelle *tecoma*.

Nos hommes usaient peu des boissons du pays ; ils leur préféraient le tafia de la Martinique, excellente liqueur tirée des résidus de cannes à sucre. Ce tafia était distribué par l'administration, à raison d'un seizième de litre par homme et par jour : les officiers pouvaient également en prendre, au titre remboursable, au prix d'un franc le litre. A partir du 1^{er} janvier 1864, ce prix fut élevé à deux francs le litre, à cause de la grande consommation et des exigences des fournisseurs.

Le Mexique produisait peu de vin ; dans l'État de Durango, nous avons pu nous procurer du vin à 2 fr. 60 le litre, pris par hectolitres ; dans ces conditions, les officiers seuls et les hôpitaux ou infirmeries pouvaient en acheter, et encore n'était-il pas toujours facile d'en trouver.

Le pays produit du tabac excellent et à bon marché ; nos hommes recevaient ce tabac en feuilles, sur distributions régulières, à raison de 12 grammes par soldat et par jour ; ils en confectionnaient une carotte par escouade et la coupaient pour obtenir un tabac à fumer très passable.

Les principales monnaies en usage étaient, comme monnaie de cuivre : le *grano* (cinq centimes), le *cuartillo* (seize centimes), et le *medio* (trente-deux centimes) ; comme monnaie d'argent, le

real (environ soixante-cinq centimes), la *piastre*, valant un peu moins de cinq francs, et la demi-piastre ; comme monnaie d'or, l'écu (environ dix francs) et l'onçe, qui valait un peu plus de quatre-vingts francs.

Relations entre Français et Mexicains. — Nos relations avec les autorités civiles étaient d'autant meilleures que celles-ci avaient besoin de notre appui pour se maintenir dans le pays. Il en était de même des troupes mexicaines qui avaient été formées en partie par nous et qui recevaient leur solde par nos soins.

Quant aux habitants, leurs relations avec nous étaient bonnes en apparence, bien qu'au fond ils fussent hostiles à notre intervention. Dans les villes, ils nous faisaient généralement bonne mine et même fraternisaient avec le soldat français, dont l'esprit et la gaieté leur plaisaient.

Mais c'est surtout la partie féminine de la population qui appréciait le plus, s'il faut en croire la chronique, la bonne grâce de nos officiers, le caractère enjoué et la crânerie de nos troupiers. Tous les dimanches, le service religieux était célébré en grande pompe par le *padre* mexicain ; les officiers et la troupe y assistaient, avec un détachement en armes et la musique ; la population tout entière s'y donnait rendez-vous, et plus d'une jolie Mexicaine y apportait des préoccupations étrangères à la cérémonie religieuse.

Dans la plupart des villes où nous tenions garnison, l'armée et la population se recevaient à tour de rôle. A Orizaba, le 7^e de ligne offre aux habitants un bal qui dure jusqu'au jour et qui lui est rendu par la population. A Durango, toute la garnison, général en tête¹, offre un grand bal à l'hôtel de la division, qui est très confortable, et les habitants nous le rendent avec éclat. Le même général avait coutume de dire à ses officiers : « Souve-
« nez-vous que dans ce pays le meilleur moyen, pour tenir les
« hommes, est de plaire aux femmes, » leur donnant en même temps une leçon de bonne politique et de mauvaises mœurs.

Les Mexicains des petites villes n'avaient pas des idées bien nettes sur la hiérarchie militaire et faisaient peu de différence

¹ Le général de division de Castagny.

entre les officiers et les soldats français. Dans un bal offert par les habitants d'une ville du Nord aux officiers du 7^e de ligne, plusieurs soldats s'étaient fait inviter, dans l'espoir de faire la fête, déguisés sous des costumes d'emprunt. L'un d'eux, le cuisinier du colonel eut la mauvaise chance de se trouver face à face avec celui-ci au moment où, emporté par son ardeur et oubliant toute prudence, il exécutait un *cavalier seul* qui faisait l'admiration des Mexicains. On voit d'ici la tête du malheureux cuisinier, que le colonel fit appréhender par la garde et reconduire au camp.

CHAPITRE II.

ORGANISATION DES COLONNES EXPÉDITIONNAIRES.

Nature de la guerre au Mexique. — Composition et formation des colonnes. — Matériel et transports. — Vêtements, chaussures, chargement du sac. — Chevaux et mulets. — Nourriture.

Nature de la guerre au Mexique. — La tactique employée par nos troupes au Mexique est celle de toutes les guerres de partisans. Elle consiste essentiellement à diriger, en secret et le plus rapidement possible, un certain nombre de colonnes convergentes : celles-ci ont pour mission d'enfermer les partis ennemis dans un cercle qui se resserre de plus en plus et de les couper ainsi de leur ligne de retraite. Chacune de ces colonnes doit être assez forte pour résister au besoin à une attaque de l'adversaire, et assez mobile pour marcher avec rapidité, de jour et de nuit, doubler l'étape, etc.

Souvent aussi nos colonnes opèrent isolément, par exemple lorsqu'elles ont un but spécial, tel que s'emparer d'une position, d'un gué ou d'un pont, châtier une ville insurgée, poursuivre une bande de peu d'importance.

De leur côté, nos adversaires appliquent avec beaucoup d'intelligence une tactique qui a mis plus d'une fois nos colonnes en danger. Elle consiste à réunir un certain nombre de bandes ou de partis pour nous combattre, et à les disperser subitement pour nous échapper et pour vivre sur le pays. Très bien renseignés sur tous nos mouvements, trouvant dans les habitants des complices et des espions, ils épient nos allées et venues,

tombent sur nos détachements isolés et se dérobent à nos coups par une retraite précipitée.

Toute la campagne du Mexique se résume donc en une série de marches, rarement suivies de combats, à la poursuite d'un adversaire qui accepte la lutte lorsqu'il est dix contre un, et qui rôde constamment autour de nos colonnes pour leur faire payer cher une imprudence ou un faux mouvement.

Composition des colonnes. — Une colonne un peu forte comprend les troupes des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie; on lui adjoint un détachement du génie lorsqu'on prévoit la nécessité d'organiser solidement une position ou d'attaquer des retranchements pied à pied.

Elle comporte, en outre, une organisation plus ou moins complète du service de santé et des services administratifs. On lui adjoint, à cet effet, un convoi de vivres et de munitions, des mulets de caçolet et des mulets porteurs de cantines médicales, des animaux de bât en nombre suffisant pour transporter les bagages et quelques effets de rechange, notamment des chaussures.

Les évacuations sont assurées par des convois; les malades des divers corps, réunis en un seul convoi, sont escortés par des compagnies désignées à cet effet. Le 25 janvier 1866, une compagnie du 7^e de ligne, en garnison à Durango, part de cette ville pour se rendre à Porfias, d'où elle ramène les malades et les malingres évacués par le 18^e bataillon de chasseurs en expédition.

La proportion des troupes mexicaines dans nos colonnes était généralement assez faible, environ le quart. Voici un exemple dans lequel cette proportion est assez exactement observée : deux compagnies françaises, soixante cavaliers français et cent vingt cavaliers mexicains, soit, au total, quatre cents hommes. Cependant, il est arrivé plusieurs fois que cette proportion a été dépassée; ainsi, la colonne d'Albici, qui opère dans le Michoacan, en avril 1865, comprend trois compagnies françaises, deux compagnies mexicaines, un escadron et demi mexicain et un escadron de contreguerrillas.

Les colonnes légères, chargées d'exécuter des reconnaissances à faible distance ou de poursuivre des bandes peu nombreuses,

ne comprennent généralement que quelques compagnies et un peu de cavalerie française; on leur adjoint quelquefois une ou deux pièces d'artillerie; quelques cavaliers mexicains sont chargés du rôle d'éclaireurs. La colonne Thoumini de La Haulle, qui opère aux environs de Durango, en septembre 1866, et qui livre le petit combat de Porfias, peut servir de type à cet égard: elle comprend deux compagnies et un escadron français, une pièce de montagne et soixante-dix *exploradores* mexicains.

Enfin, les plus petites colonnes, chargées d'un coup de main ou d'un service de patrouille aux environs d'un poste, ne comprennent, la plupart du temps, qu'une compagnie; celle-ci se fractionne quelquefois elle-même, mais d'une façon temporaire. Lorsque la compagnie franche est présente, c'est à elle qu'incombe naturellement ce service particulier, à cause de sa connaissance du pays et de la meilleure composition de ses cadres et de ses hommes. Il arrive aussi parfois qu'on choisit, pour ces petites opérations, les hommes les plus valides dans une ou plusieurs compagnies; on en forme un détachement qui laisse ses sacs au camp et n'emporte que la petite tente, les cartouches et un ou deux jours de vivres.

Formation des colonnes. — La crainte de livrer nos approvisionnements aux entreprises d'un ennemi vigilant et toujours bien renseigné nous créait des difficultés pour la formation des colonnes, leur mise en route et leur ravitaillement. Il fallait puiser dans nos différents postes les troupes qui devaient faire partie de la colonne et assurer néanmoins la surveillance des postes ainsi dégarnis. Quelquefois les approvisionnements étaient évacués, soit sur un poste voisin, soit sur un point où la colonne en formation devait les enlever pour compléter son convoi. Si l'on songe que l'ordre de partir en expédition arrivait le plus souvent à l'improviste, que la mise en route devait s'effectuer sans retard, que les troupes englobées dans la colonne se trouvaient fréquemment elles-mêmes en route ou en reconnaissance, on se rendra compte des difficultés matérielles que devait rencontrer une semblable opération.

Au mois de novembre 1865, la colonne Billot, chargée d'opérer sur Chihuahua, se forme à Durango; outre les quatre compagnies, l'artillerie et la cavalerie qui sont à Durango, elle com-

prend une compagnie qui est à Papasquiario et deux à Aviles. Le détachement de Papasquiario a ordre de rejoindre directement à San-Salvador; celui d'Aviles doit attendre l'arrivée des troupes qui le remplacent, et il est obligé de couper au court à travers champs pour rattraper la colonne en route. En outre, comme il importe d'occuper au plus vite La Zarca, où se trouve un petit dépôt de vivres destinés à l'expédition, on désigne dans la garnison de Papasquiario deux compagnies qui se portent rapidement sur ce point et y attendent le passage de la colonne.

Matériel et transports. — L'artillerie consiste généralement en pièces de montagne qui peuvent être chargées à dos de mulet. Quelquefois la colonne a avec elle de l'artillerie de campagne; dans les mauvais passages, les voitures sont démontées, les pièces placées sur des traîneaux improvisés, et quelquefois même des relais d'Indiens sont organisés pour porter les pièces dans les endroits difficiles.

De même, les fours de campagne et tout l'attirail de boulangerie, lorsque la colonne en comporte, sont démontés et mis à dos de mulet ou placés sur une sorte de traîneaux.

Le transport des munitions offrant des difficultés particulières, les approvisionnements de cette nature sont, en général, peu considérables et deviennent insuffisants dans le cas d'une lutte sérieuse; plus d'une fois, nos soldats ont été réduits à se servir des balles des Mexicains alliés, bien qu'elles ne fussent pas du même calibre que les leurs.

Le 16 août 1864, au moment où l'on craint un retour offensif de Porfirio Diaz sur Teotitlan, cette ville est renforcée à l'aide d'un détachement et d'une section de montagne, que l'on approvisionne à deux cents coups par pièce; mais, au mois de juillet précédent, la colonne de Teotitlan, placée sous les ordres du colonel Giraud, avait comme artillerie une section de montagne, approvisionnée seulement à soixante-dix coups par pièce.

On peut dire que, dans les rares affaires où nous avons eu le dessous, c'est le manque de munitions, plus encore que la supériorité numérique de l'ennemi, qui nous a fait cesser le combat.

Par suite du manque d'artilleurs, nous voyons souvent les pièces de canon servies par des fantassins; la colonne mobile du commandant Thoumini de La Haulle, qui se porte sur la Saucedo

au mois d'août 1866, est appuyée par une pièce de montagne, que servent des soldats français du 6^e bataillon de Cazadores.

L'organisation de petits dépôts dans chaque régiment permet d'approvisionner les diverses fractions du corps détachées ou en colonne. Ce petit dépôt, qui se déplace lui-même à la suite du régiment, reçoit de la mère-patrie, achète directement ou fait confectionner dans le pays tous les effets nécessaires au corps. Lorsqu'une fraction constituée s'éloigne du petit dépôt pour un certain temps, on lui remet un approvisionnement d'effets pour la durée probable de son absence. Au mois de mai 1864, le 1^{er} bataillon du 7^e de ligne, organisé en bataillon de marche et dirigé sur Mexico, reçoit un approvisionnement de six mois en effets de toute nature.

Vêtements, chaussure, chargement du sac, etc. — Lors de son passage à la Martinique, le 7^e de ligne acheta 2,000 chapeaux de Panama pour la troupe, à raison de 5 francs pièce; cette somme fut payée sur les économies réalisées par l'ordinaire pendant la traversée. Ce prix comprenait également 2,000 rubans noirs sur lesquels on imprima en blanc les mots : 7^e de ligne, à l'aide d'une matrice en bois confectionnée par un officier du régiment; le reste de la traversée fut employé à ce travail, et lorsque nos hommes débarquèrent au Mexique ils étaient tous munis d'un excellent sombrero. Les officiers achetèrent presque tous des chapeaux plus larges et plus solides dont le prix variait de 18 à 25 francs, et qui firent un long usage. Plus tard ces chapeaux furent remplacés par des sombreros en feutre gris; cependant quelques officiers, surtout dans le nord du Mexique, se contentèrent de la casquette d'ordonnance avec le couvre-nuque.

Les soldats portaient le pantalon large avec les jambières, mais ils se débarrassaient souvent de celles-ci qui les gênaient ou les blessaient pendant les longues marches. Les officiers portaient presque tous un veston avec galons de grade en or placés autour des manches comme dans la marine; au 7^e, le caporal-tailleur s'était procuré du drap bleu de sous-officier avec lequel il avait confectionné des vestons à bon compte pour les officiers du régiment; la plupart de ceux-ci portaient également la large ceinture des troupes d'Afrique, si utile sous un climat présentant des variations brusques de température et d'énormes différences entre

la chaleur du jour et le refroidissement nocturne. Sur cette ceinture était bouclé le ceinturon soutenant le sabre et le revolver.

La chaussure d'ordonnance, vulgairement appelée *godillot*, était peu appréciée de nos hommes; quelques-uns l'enlevaient pour marcher nu-pieds lorsque le terrain le permettait, ou la remplaçaient par des chaussures du pays, espadrilles, etc.

On allégeait, autant que possible, le chargement du sac en ayant fréquemment recours aux animaux de réquisition sur lesquels on plaçait une partie des vivres de réserve, quatre jours, quelquefois huit. Les cartouches étaient toujours portées par les hommes; leur nombre variait suivant la nature de l'expédition et sa durée probable. La tente-abri, la demi-couverture et les ustensiles de campement complétaient le chargement du sac qui atteignait ainsi un poids énorme; c'était véritablement pitié de voir nos malheureux soldats, chargés comme des bêtes de somme, parcourir toute l'année les interminables routes du Mexique avec un courage et un entrain qui font le plus grand honneur à leur esprit de discipline et d'abnégation.

La tente-abri se transformait en paille quand la troupe était cantonnée; la demi-couverture, fendue au milieu, pouvait se placer sur les épaules de l'homme lorsqu'il était en faction. Les officiers avaient la tente dite *bonnet de police*.

Quand on faisait colonne dans des régions pourvues de chemins carrossables, ce qui constituait l'exception, on faisait mettre une partie des sacs sur des voitures de réquisition gardées par un détachement, et la colonne, devenue plus mobile, pouvait s'éloigner pendant quelques jours avec ses cartouches et ses vivres.

Les détachements, que n'accompagnait pas un médecin, étaient munis d'un sac d'ambulance contenant quelques médicaments indispensables; les hôpitaux et ambulances établis dans les principales villes étaient chargés de renouveler de temps en temps ces médicaments. Le chef du détachement passait la visite et faisait de son mieux pour soulager les hommes atteints d'affections légères; pour les autres, on les évacuait à la première occasion. Lors de notre départ du Mexique, tout le matériel des ambulances a été vendu à l'encan, afin de ne pas encombrer nos convois.

Chevaux et mulets. — En principe, les officiers supérieurs,

médecins, adjudants-majors et officiers payeurs étaient seuls montés; mais, vu les fatigues qu'imposaient aux officiers des marches incessantes, on leur permit, dans une large mesure, de se monter à leurs frais; c'est ainsi que tous les capitaines et les officiers munis d'un emploi spécial étaient montés. Dans la colonne du Nord, qui s'est portée sur Chihuahua en novembre 1865, un seul officier du 7^e était à pied.

Les officiers supérieurs avaient pu amener leurs chevaux de France; les autres officiers, montés aux frais de l'État, reçurent des chevaux par les soins de la remonte à la Vera-Cruz; ceux qui se montrèrent à leurs frais trouvèrent facilement des chevaux dans le pays. La race était petite dans les Terres-Chaudes, un peu plus grande sur les plateaux; pour 300 francs en moyenne on pouvait se procurer un bon cheval ayant du feu, de l'ardeur, mais peu d'allure. Ces animaux étaient doux et se familiarisèrent très rapidement, grâce aux soins qui leur furent donnés et auxquels ils n'étaient pas habitués; leur bas prix, la facilité de les nourrir à peu de frais et les bons services qu'ils rendaient décidèrent bien vite la plupart des officiers à en acquérir. La nourriture des chevaux au Mexique comprenait surtout du maïs, de l'orge et de la paille; la ration habituelle était 4 kilogrammes de maïs et 6 kilogrammes de paille. Les harnachements apportés de France se trouvèrent trop grands pour les petits chevaux du pays et durent être transformés pour être adaptés à ces animaux.

Au début de l'expédition, le colonel et le lieutenant-colonel avaient chacun deux mulets, les chefs de bataillon un, chaque compagnie deux; il y avait, en outre, un mulet d'infirmerie et un pour la comptabilité. Mais ces moyens de transport devinrent bientôt insuffisants et l'on dut requérir dans le pays des mules ou mulets, à prix débattu.

Lors de la rentrée en France, tous les chevaux, mules et mulets de l'armée furent vendus; ceux du 7^e de ligne furent cédés en bloc, à la Soledad, à raison de 40 francs par tête; plusieurs d'entre eux valaient jusqu'à 1000 francs, mais la place faisait défaut sur les transports de l'État.

Nourriture. — Dans chaque localité où nos troupes faisaient étape, le bétail sur pied était fourni par les soins de la municipalité. Le chef de la colonne prévenait l'alcade d'avoir à fournir

tant de bœufs et lui en remettait directement le prix; les animaux étaient abattus par la troupe et mis en distribution. De Mexico à Durango, le 7^e a payé invariablement les bœufs 40 francs par tête et, à ce prix, les propriétaires étaient largement indemnisés. Lorsqu'il n'était pas possible de distribuer du pain à la colonne, la troupe avait recours au biscuit transporté par le convoi; quant aux légumes frais, elle se les procurait directement dans le pays.

Nous verrons plus loin comment on ravitaillait les colonnes.

En colonne comme en station, les officiers vivaient en *popote*; la viande fraîche leur était fournie, comme à la troupe, par les distributions; ils trouvaient généralement à s'approvisionner de légumes, œufs, volaille, etc., ainsi que de gibier, qui est abondant au Mexique; ils avaient aussi des vivres de réserve, transportés à dos de mulet. Les *popotes* s'approvisionnaient de liquides dans le commerce; on les envoyait par caisses de la Vera-Cruz, et ils valaient: l'absinthe, une piastre la bouteille; le vermouth, une demi-piastre; le bordeaux, l'huile d'olive, le vinaigre, deux piastres, etc.

CHAPITRE III.

SUBSISTANCES ET RAVITAILLEMENT.

Organisation générale du service des subsistances. — Mode de paiement et règlement des comptes. — Du ravitaillement des colonnes.

Organisation générale du service des subsistances. — Au début de l'expédition, nous avons rencontré de grandes difficultés pour ravitailler nos troupes. Les moyens de communication et de transport faisaient défaut; la route de la Vera-Cruz à Orizaba, qui constituait notre principale ligne de communication, était en très mauvais état; les guerillas infestaient le pays, le vomito et la fièvre jaune régnaient dans les Terres-Chaudes pendant une grande partie de l'année. Au mois de juillet 1862, Orizaba était menacée de la famine; un pain de munition d'un kilogramme valait cinq piastres; un convoi, venant de la Vera-Cruz, était resté embourbé près de la Soledad, dont le pont était détruit, et les vivres, entassés dans le port de la Vera-Cruz, ne pouvaient parvenir à l'intérieur du pays. Il fallut faire venir de New-York et de

Cuba des moyens de transport, voitures et mulets, ainsi que de l'avoine, de l'orge, etc.

Peu à peu cette situation alla en s'améliorant; en prenant pied sur le plateau d'Anahuac nous trouvons du bétail en quantité, des granges pleines de céréales, de la paille, etc. L'administration peut alors constituer des approvisionnements de toute espèce et, au moment où commence le deuxième siège de Puebla, l'armée a devant elle trois mois de vivres. En même temps, notre ligne de communication est organisée solidement, des compagnies auxiliaires du train sont créées et des Mexicains engagés pour conduire les attelages.

La crainte des dissidents a tout d'abord empêché les hacenderos et les Indiens de nous vendre leurs récoltes et leur bétail, malgré leur vif désir. Ortega, qui commandait à Puebla, avait fait promettre aux propriétaires des environs de ne pas nous ravitailler; pour empêcher leurs moulins de fonctionner, il avait eu soin de faire enlever quelques pièces du mécanisme. Nous eûmes recours à un petit stratagème pour lever les scrupules de ces propriétaires, qui ne demandaient qu'à nous vendre leurs produits; nos troupes enlevaient de vive force toutes les denrées nécessaires à l'armée et le prix en était payé argent comptant. Les moulins furent remis en état, on construisit des fours de campagne, et nos troupes reçurent leurs distributions régulières.

Après la prise de Puebla, les hacenderos, n'ayant plus de craintes, vinrent au camp nous offrir leurs denrées; à partir de notre entrée à Mexico, nous n'eûmes plus à faire venir de la Vera-Cruz que les munitions, l'argent et le matériel spécial qui ne pouvait être confectionné dans le pays. Nous continuâmes à recevoir de l'extérieur certaines denrées, telles que : le vin, qui venait de France; le tafia, de la Guadeloupe et de la Martinique, etc. Tout ce que le Mexique put fournir, nous le tirâmes du pays par voie d'achat direct ou de réquisition.

Enfin, au mois d'août 1864, un traité de gré à gré est conclu avec un entrepreneur civil, chargé d'assurer les transports de l'armée à un prix fixé; nous lui cédon à prix débattu notre matériel, voitures, chevaux et mulets, et les convoyeurs deviennent responsables des déficits, sauf en cas de force majeure. L'entreprise remplace ainsi la gestion directe et nous décharge d'un grand souci.

Mode de paiement et règlement des comptes. — Le prix des transports et celui des achats effectués au compte de l'armée sont acquittés par nos payeurs d'armée : ce sont des employés du Ministère des finances, chargés en même temps des postes, montés aux frais de l'État et pourvus de bons traitements. Ils sont chargés d'émettre des traites sur Paris, et ce papier, étant donné le cours de la piastre, est très recherché des négociants mexicains, qui font venir des marchandises d'Europe par les paquebots français. La piastre mexicaine a toujours été cotée à un prix inférieur à 5 fr. 20, taux fixé pour la solde de l'armée; au début de l'expédition, la piastre était même comptée pour 5 fr. 32 dans la solde de nos troupes. Le Trésor français bénéficiait de la différence et a dû réaliser, de ce chef, de beaux bénéfices, car la cote de la piastre, qui s'établissait à Mexico, variait entre 4 fr. 75 et 4 fr. 25. Les officiers français pouvaient également recevoir de ces traites, mais seulement au prorata de leurs appointements.

Etant donnée l'extrême dissémination de nos troupes au Mexique, on conçoit que le règlement des comptes, et surtout celui des perceptions en nature, dut être long et difficile. Les troupes recevaient double solde, avec les vivres de campagne : viande, pain ou biscuit, riz, sel, sucre et café, eau-de-vie. Le Ministre de la guerre avait fixé un tarif maximum pour le prix des denrées réquisitionnées dans le pays à titre de vivres de campagne. Ainsi, il était défendu de payer le kilogramme de viande plus de 0 fr. 80; nous avons dit que le prix d'un bœuf ne dépassait guère, en moyenne, 40 francs, ce qui mettait le kilogramme à environ 0 fr. 30; il y avait donc une marge suffisante entre le prix moyen et le maximum fixé par les instructions ministérielles.

Depuis le 1^{er} juillet 1865 jusqu'à la fin de l'expédition, toutes les denrées remboursables prises dans les magasins de l'administration durent être payées au comptant. Quant aux vivres remboursables distribués avant cette époque, ils ont fait l'objet d'un règlement spécial confié à une commission administrative siégeant à Mexico. Pour donner une idée des lenteurs et des difficultés que cette commission a rencontrées, les comptes du 7^e de ligne pour le 4^e trimestre 1864 n'ont pu être réglés qu'au mois de janvier 1867, bien que la commission pût

se procurer sur les lieux toutes les pièces nécessaires à ce règlement de comptes.

Du ravitaillement des colonnes. — Chaque colonne assure sa subsistance en emportant un approvisionnement de vivres de réserve, calculé sur la durée probable des opérations, et en se ravitaillant de temps en temps sur l'un des postes voisins.

Comme il n'est pas possible de donner à chaque colonne un personnel administratif, elle est autorisée à prélever sur le pays, sous forme d'achat, les vivres et le fourrage qu'elle peut se procurer directement; ces dépenses lui sont remboursées sur le vu des bons de distributions et sur la déclaration des officiers qui ont fait l'achat ou exercé la réquisition. Ce mode de ravitaillement est excellent pour de petits détachements qui peuvent trouver aisément à vivre sur le pays; il a l'avantage de procurer aux troupes des vivres frais et d'alléger le convoi: pratiqué au Mexique sur une large échelle, il a donné d'excellents résultats.

Dans les colonnes plus importantes, un sous-intendant ou fonctionnaire est chargé d'assurer le service des subsistances à l'aide des ressources du pays mises en réquisition par ses soins, puis distribuées régulièrement aux troupes; des réserves de vivres, établies sur des points convenablement choisis, complètent ce système. Dans les régions peu habitées, comme celles que nos troupes avaient à traverser dans le nord du Mexique, on eut souvent de la peine à ravitailler nos colonnes; néanmoins, en tirant tout le parti possible des faibles ressources de la contrée et en utilisant à propos les vivres de réserve du convoi, on parvint toujours à assurer la nourriture des hommes et des animaux.

Les colonnes en route se ravitaillent fréquemment sur les postes qu'elles traversent ou à proximité desquels elles opèrent, lorsqu'elles sont peu nombreuses: c'est le cas, par exemple, des compagnies franches, qui marchent le plus souvent isolées. Au mois de novembre 1865, la compagnie franche du 7^e de ligne, qui poursuit la bande de Fragozo au sud-est de Queretero, se ravitailla au poste d'Arroyo-Zarco, occupé par une compagnie du régiment.

Lorsque la colonne est plus forte, l'approvisionnement normal des postes ne permet plus ce mode de ravitaillement; il faut alors former des convois spéciaux chargés d'escorter les vivres et

les munitions qui lui sont destinés. On profite de ces convois pour expédier en même temps les isolés, les convalescents qui rejoignent leur compagnie et pour ramener les malades et les élopés.

En novembre 1865, deux compagnies partent de Durango pour ravitailler les colonnes Aymard et Deplanque, qui viennent de Mazatlan. L'une de ces compagnies, après avoir rempli sa mission, étudie le tracé d'une nouvelle route dans les montagnes, entre Durango et Mazatlan. Cette route est destinée à faciliter la traversée de la Sierra, qui s'effectue, sur certains points, au milieu des précipices par des sentiers muletiers, réduits parfois à une largeur de 50 à 60 centimètres.

Au mois de juillet de la même année, un convoi de vivres et de munitions part également de Durango pour ravitailler la colonne Brincourt; celle-ci opère sur le rio de Nazas et attend l'arrivée de ce convoi pour se porter en avant.

Quand les compagnies chargées d'escorter le convoi de ravitaillement appartiennent à l'un des régiments qui entrent dans la composition de la colonne, elles relèvent un même nombre de compagnies, et celles-ci ramènent avec elles les malades et les impedimenta. En février 1866, la colonne d'Albici opère dans la Laguna de Mapimi et reçoit un convoi de vivres et d'effets, escorté par deux compagnies du 7^e, venant de Durango; celles-ci prennent dans la colonne la place de deux compagnies du même régiment, qui rentrent à Durango pour s'y reposer à leur tour.

Les ressources trouvées dans les haciendas et les villages que traversaient nos colonnes consistaient surtout en bétail, ce qui permettait d'augmenter la ration de viande de nos soldats. En outre, si la colonne était peu considérable, on trouvait le plus souvent dans les jardins et dans les haciendas des légumes frais en quantité suffisante pour la troupe, des œufs et de la volaille pour les officiers. Quelquefois l'ennemi, poursuivi de près, était obligé d'abandonner son troupeau, qui venait augmenter nos ressources en viande fraîche, ou bien nous enlevions le bétail conservé par les propriétaires en relations avec l'ennemi et destiné à la nourriture de celui-ci. Au mois de juin 1866, la colonne Haffner, chargée de nettoyer les environs d'Aviles et les bords du rio de Nazas, enlève un troupeau de bétail appartenant au pro-

priétaire d'un rancho que l'on sait être de connivence avec les bandes qui infestent la Laguna.

Quant aux liquides trouvés dans les villages que l'ennemi nous abandonnait, il était prudent, avant d'y toucher, de les faire analyser : plusieurs fois, nos hommes ont été pris de nausées pour avoir absorbé, dans les villages évacués par l'ennemi, des boissons reconnues empoisonnées.

CHAPITRE IV.

DE L'OCCUPATION DES POSTES.

Établissement et surveillance de la ligne de communication. — Escorte des convois. — Evacuation et relèvement des postes. — Service de correspondance. — Mise en état de défense.

Établissement et surveillance de la ligne de communication. — Notre ligne de communication au Mexique est jalonnée par des postes retranchés, munis d'un approvisionnement de cartouches et de trois mois de vivres. La force de ces postes varie suivant le nombre et l'audace des guérillas qui menacent constamment nos communications. En 1863, les postes du Chiquihuite, d'Atoyac, de Puente Colorado et de Coscomatepec sont forts chacun d'une compagnie; au mois de février 1864, ils sont réduits à une section¹. Le poste du Fortin, composé au début d'une compagnie, est réduit, à la même époque, à 15 hommes commandés par un sergent.

Au delà de Mexico, la force des postes est généralement d'une compagnie entière, comme à Cuautitlan, à Arroyo Zarco; quelquefois de deux compagnies comme à Sombrerete, poste important chargé de relier Durango avec Zacatecas.

Au fur et à mesure que notre occupation s'étend à l'intérieur du pays, de nouveaux dépôts de vivres et de munitions sont créés de distance en distance pour permettre à nos colonnes de rayonner et de s'avancer de plus en plus loin. Ainsi, après l'occupation de Durango, on prélève sur les ressources de cette ville un approvisionnement pour constituer un poste à San Salvador; puis, des

¹ La compagnie comprenait à cette époque deux sections.

bandes s'étant montrées à Papasquiario, on décide l'occupation de ce point qui se ravitaille sur San Salvador; Papasquiario devient à son tour un centre chargé de ravitailler Ramos, et ainsi de suite.

La surveillance de la ligne de communication se confond avec l'occupation même du pays. Les postes ont ainsi une double mission à remplir : d'une part, ils fournissent des escortes aux nombreux convois qui parcourent la ligne dans les deux sens; d'autre part, ils exercent une surveillance constante dans une zone déterminée en deçà et au delà du poste, et à une certaine distance sur les flancs. Ainsi, les deux compagnies qui occupent Sombrerete en juillet 1865, ont pour mission de surveiller depuis Rancho Grande, sur la route de Zacatecas, jusqu'à San Felipe, sur la route de Durango, et de maintenir libre une zone de deux journées de marche à droite et à gauche de cette ligne principale. Pour remplir cette double mission, une partie de la garnison occupe le poste même, le reste parcourt le pays; chacune des compagnies, à tour de rôle, demeure donc à Sombrerete, tandis que l'autre exécute des reconnaissances ou accompagne les convois.

Escorte des convois. — Cette escorte des convois constitue un des services les plus pénibles et les plus fastidieux pour nos fantassins. Il leur faut escorter non seulement les convois de subsistances, d'argent, de munitions et de matériel de toute sorte, mais aussi les fractions de troupe qui ne peuvent assurer elles-mêmes leur sécurité, telles que malades et éclopés, et même les batteries d'artillerie. Au mois de mars 1865, deux compagnies d'infanterie se portent de Leon sur Lagos pour prendre l'escorte d'une batterie d'artillerie qui vient de Guadalajara; elles l'accompagnent jusqu'à Leon où un autre détachement d'infanterie vient chercher la batterie pour la conduire jusqu'à Queretaro et ainsi de suite.

La garnison d'un poste se tient toujours au courant des mouvements qui s'exécutent dans les environs, afin de prêter secours, en cas de besoin, aux convois ou aux colonnes voisines. Si l'on craint une attaque de l'ennemi, le chef du poste fait occuper certains points sur la route que doit suivre le convoi. En septembre 1865, un convoi escorté par une compagnie part de

Durango, se dirigeant au nord sur Rio Florido; nous n'occupons à ce moment le nord de l'État de Durango que d'une façon très précaire; la saison des pluies a rendu les chemins impraticables, la plupart des cours d'eau ont subi une crue considérable et nos renseignements font craindre une attaque de la part des bandes ennemies. Dans ces conditions, la garnison qui occupe le poste de San Salvador dirige à la rencontre du convoi un renfort qui le rejoint à la Tinaja et l'accompagne jusqu'à San Salvador.

Malgré toutes ces précautions il arrive fréquemment que notre ligne de communication est coupée dans le voisinage même de postes importants. Au mois de mars 1865, les bandes de Valencia et d'Ugalde coupent la grande route de Mexico à Queretaro, près de Cazadero; quelques mois plus tard, ce sont les abords mêmes de la route de la Vera-Cruz que menacent les guérillas descendues des montagnes de la Huasteca. L'année suivante, lorsque notre mouvement rétrograde s'accroît, ce n'est que grâce aux plus grands efforts que nous parvenons à éloigner de notre ligne de retraite les bandes qui surgissent de toutes parts, sur nos flancs et sur nos derrières.

Évacuation et relèvement des postes. — Lorsqu'un poste est devenu inutile ou lorsqu'il est sérieusement menacé et dans l'impossibilité de résister, on l'évacue en transportant sur un autre point sa réserve de vivres et de munitions. Au mois d'août 1864, après les affaires de San Antonio et d'Ayotla, l'ennemi a reçu des renforts considérables venus d'Oajaca et se prépare à tenter un nouvel effort contre nos positions. Le poste de San Antonio, qui n'est pas susceptible d'une résistance sérieuse, est évacué; ses approvisionnements sont transportés dans la petite ville de Teotitlan qui est fortement occupée par de l'infanterie et de l'artillerie.

Dans les marches en retraite, la dernière fraction qui occupe le poste emmène avec elle le stock de vivres et de munitions, réduit au strict nécessaire, laissé par les colonnes précédentes. Quand nous avons évacué le Mexique, nous avons dû vendre à vil prix ou détruire la plus grande partie de notre matériel, faute de moyens de transport.

Si le poste doit être relevé, la garnison attend l'arrivée de la nouvelle troupe et lui fait la remise du matériel et des approvisionnements. Au mois de novembre 1865, la compagnie franche

du 7^e, qui opère autour d'Aviles, reçoit l'ordre de rejoindre la colonne Billot en marche sur Chihuahua: elle est obligée d'attendre l'arrivée du lieutenant-colonel Cousin, auquel elle remet les approvisionnements de toute sorte réunis dans le poste important d'Aviles, puis elle se dirige à marches forcées sur la colonne Billot qu'elle rejoint en route, au Casco.

Service de correspondance. — Les courriers arrivaient de France à la Vera-Cruz tous les quinze jours par les paquebots de la Compagnie transatlantique; les dépêches destinées au général en chef étaient aussitôt remises à un courrier qui partait ventre à terre et avait toutes facilités pour prendre des chevaux de relais. Ces fonctions étaient confiées, au début, à un ancien sous-officier déserteur de l'armée française qui avait offert ses services au général Forey: cet homme, d'un tempérament vigoureux, franchissait à cheval la distance de la Vera-Cruz à Mexico en un jour et demi.

Le courrier de l'armée partait ensuite dans une voiture spéciale sur laquelle prenaient place quatre hommes armés. A partir de Mexico, les courriers étaient portés à dos de mulet; ce service s'effectuait d'un poste à l'autre par les soins d'habitants payés à cet effet. Les lettres étaient remises à chaque bureau et distribuées, ou réexpédiées sur le bureau voisin, sans donner lieu à aucune écriture. Les lettres destinées aux Mexicains n'étaient pas comprises dans ce service. Quelquefois, comme dans les États de Zacatecas, Guanajuato, San Luis Potosi, les dépêches étaient transportées par des diligences dans le genre de nos anciennes malles-poste.

En général, le service de correspondance s'est effectué d'une façon satisfaisante pendant toute la durée de l'expédition.

Mise en état de défense. — Nous verrons au chapitre suivant le parti que nous avons su tirer de la fortification passagère au Mexique et l'emploi que les Mexicains eux-mêmes en ont fait. C'est surtout dans la défense des postes que la fortification nous a rendu des services; grâce à elle, nous avons pu nous maintenir, avec des forces relativement faibles, sur des points importants, tels qu'Aviles, loin du centre de nos opérations, en dehors de notre ligne principale d'action et au milieu d'une population

hostile, ouvertement soulevée contre nous. Grâce à quelques retranchements rapidement exécutés, nos munitions et nos vivres étaient à l'abri d'un coup de main, la garnison du poste pouvait être réduite au minimum, et la plus grande partie de nos forces tenait la campagne ou battait le pays dans toutes les directions à plusieurs journées de marche.

Aussi le premier soin de nos troupes, quand elles prenaient pour la première fois possession d'un poste, était-il de le mettre en état de défense : elles crénelaient les murs extérieurs, construisaient des barricades à l'entrée des principales rues et battaient, par des retranchements en terre, les parties découvertes aux abords du poste.

CHAPITRE V.

EMPLOI DE LA FORTIFICATION PASSAGÈRE.

Organisation défensive des villes et des postes. — Rôle joué par la fortification passagère : combats de Parras, de Camaron, de Valle Santiago, etc. — Emploi de la fortification passagère par les Mexicains.

Organisation défensive des villes et des postes. — Dans les postes peu importants ou dans les petites villes, nous nous contentons généralement de fortifier un réduit susceptible d'une bonne défense, église, couvent, hôpital, etc. Au mois d'août 1864, au moment où nous préparons une attaque dans la direction d'Oajaca, nous fortifions le poste de Teotitlan qui jalonne notre future ligne d'opérations ; à cet effet, l'hôpital et l'église, qui sont contigus, sont transformés en un réduit pouvant abriter 200 hommes ; des barricades et des abatis couvrent les abords de ce réduit et un petit ouvrage de campagne couronne un mamelon d'environ 30 mètres de relief situé auprès de l'église.

Souvent nous étions obligés de comprendre dans l'organisation défensive du poste les positions dominantes qui sont nombreuses dans un pays aussi accidenté que le Mexique. A Rio Frio, un blockhaus fut ainsi construit sur un mamelon voisin de la ville ; à Durango une redoute sur le coteau de Los Remedios, plusieurs redoutes à Zacatecas, etc. La nécessité d'englober dans le périmètre de la défense les hauteurs avoisinantes n'était pas sans inconvénients, car nous étendions ainsi outre mesure notre ligne

extérieure dont le développement se trouvait quelquefois hors de proportion avec l'effectif de la garnison.

Dans les grandes villes du Mexique, où nous ne pouvions laisser en moyenne plus d'un bataillon comme garnison permanente, il devenait indispensable de concentrer la défense sur un point central ; celui-ci consistait, soit dans un édifice solide entouré d'une zone libre, soit dans une sorte de grand réduit formé par une série de barricades qui reliaient entre eux plusieurs quartiers de la ville.

Les couvents nous ont offert une précieuse ressource au point de vue défensif ; bâtis avec des matériaux résistants, munis de cours intérieurs, entourés de murs épais avec des vues sur le terrain extérieur, la plupart des couvents du Mexique pouvaient résister au canon. Quelquefois, ils comprenaient des bâtiments isolés les uns des autres et formant autant de petits réduits, ou bien une terrasse dominant les environs offrait un excellent emplacement de batterie. Il suffisait généralement de créneler les murs, de retrancher chaque bâtiment séparément et de barricader les voies de communication en ne laissant qu'un étroit passage pour les besoins de la défense. Des amas de pierres, entassées sur les terrasses ou dans les étages supérieurs, augmentaient encore, à peu de frais, les moyens de défense.

C'est grâce à cette solide organisation défensive des principales villes et des postes importants que notre armée a pu, malgré son faible effectif, opérer à une distance considérable de sa base, dans un pays difficile, contre un ennemi aguerri et vigilant, aidé par une population hostile à notre cause. A Mazatlan, à Guaymas, dans vingt autres villes, nous nous sommes maintenus, loin de tout secours et pendant de longs mois, grâce à un emploi judicieux des ressources de la fortification.

Rôle joué par la fortification passagère : combat de Parras. — Quelques exemples feront ressortir le rôle joué par la fortification passagère au Mexique. ®

Le commandant de Brian occupe avec 180 hommes un réduit fortifié qui défend le bourg de Parras, éloigné de tout secours ; il apprend qu'une colonne ennemie, dont la force est estimée à 1200 hommes, se prépare à attaquer Parras. Au lieu de l'attendre derrière ses retranchements, il laisse 30 hommes dans le poste et

se porte avec le reste de sa troupe à la rencontre de l'ennemi. A la pointe du jour, il trouve les Mexicains établis sur une excellente position et les attaque; malgré toute leur bravoure, les 150 soldats de la légion étrangère échouent complètement dans cette lutte trop inégale; ils sont tués, pris ou dispersés et le détachement est anéanti. Les Mexicains entrent à Parras, mais les 30 hommes restés dans le réduit suffisent pendant deux jours à repousser tous les efforts de l'ennemi qui se retire devant l'arrivée de nos renforts.

Combat de Camaron. — On connaît les incidents du combat de Camaron, livré le 30 avril 1863 par une seule compagnie de la légion étrangère, qui lutte pendant toute une journée contre 2,000 Mexicains.

Le village de Camaron est composé de huttes indiennes au milieu desquelles s'élève une seule maison solidement construite; une cour carrée, de 50 mètres de côté, est bordée sur une face par cette maison, composée d'un seul étage, et sur les trois autres faces par un mur de 3 mètres de hauteur. Nos hommes, trop peu nombreux pour occuper tout ce périmètre, barricadent les deux portes principales avec tout ce qui leur tombe sous la main. Mais déjà l'ennemi a pris pied dans la maison; deux escouades occupent en toute hâte la seule chambre restée libre et sont bientôt obligées de l'évacuer, car les Mexicains ont enfoncé une cloison et fusillent nos soldats à bout portant. L'ennemi, dont le nombre s'est accru par l'arrivée de renforts considérables, se rue de nouveau à l'attaque de la position; il perce des créneaux par lesquels il tire sur les défenseurs de la cour et il ouvre dans le mur une brèche de 3 mètres par laquelle se précipite le flot des assaillants. Les derniers défenseurs reculent jusqu'à un hangar à moitié démoli et à un petit mur de briques derrière lequel ils essaient encore de résister et succombent enfin sous le nombre, anéantis par la fatigue, la chaleur et la soif. Grâce au frêle appui que leur a offert cette maison, 65 hommes sans vivres, sans eau, sous un soleil brûlant, ont tenu tête pendant dix heures à un ennemi trente fois plus nombreux.

Après notre première attaque contre Puebla, en 1862, nous avions négligé de fortifier la hauteur du Borrego qui commandait Orizaba, notre poste le plus avancé; il fallut un coup d'audace

pour enlever de nuit cette hauteur sur laquelle deux redoutes furent immédiatement construites.

Combat de Valle Santiago, etc. — En 1866, un détachement du 1^{er} zouaves, fort d'une centaine d'hommes, occupe le poste de Salamanca. A 5 lieues au sud, se trouve la petite ville de Valle Santiago gardée par une faible troupe de Mexicains alliés; dans les rues de cette ville, on a élevé un système de barricades destinées à restreindre la défense à un réduit. A la nouvelle qu'une troupe de Juaristes d'environ 100 hommes se dirige sur Valle Santiago, le détachement de zouaves vient renforcer la garnison de cette ville et prend position derrière les barricades du réduit; pendant toute une journée, nos hommes bien abrités derrière cette ligne de défense luttent avec succès contre un ennemi dix fois plus nombreux qui renonce à pénétrer dans le réduit et finit par battre en retraite.

Au combat de San Antonio (10 août 1864), une compagnie du 7^e de ligne, assaillie par près de 2,000 hommes, se retranche dans l'église du village et résiste assez longtemps pour permettre à nos renforts de venir la dégager.

La belle défense de Mazatlan n'eût pas été possible sans le retranchement qui entourait la ville du côté de la terre ferme.

Une remarque pour terminer. Lorsque nos troupes occupaient des retranchements un peu éloignés de la ville, les officiers devaient avoir le plus grand soin d'habiter près de leurs hommes; dans une petite ville du nord du Mexique, une compagnie française, surprise la nuit et entourée de toutes parts, combattit jusqu'au jour sans que son chef trop éloigné d'elle pût la rejoindre en temps opportun.

Emploi de la fortification passagère par les Mexicains. — De leur côté, les Mexicains emploient fréquemment la fortification passagère pour s'opposer à la marche de nos colonnes. Quand ils ont à défendre des crêtes, ils détruisent les sentiers et les rampes d'accès, élèvent des retranchements sur les sommets, entassent des pierres ou les disposent dans des filets de lianes pour les faire rouler sur la tête de leurs adversaires, etc.

Au passage du défilé d'Espinazzo del Diablo, ils accumulent toutes sortes d'obstacles; le sentier très rapide est coupé sur plusieurs points, de gros rochers sont disposés pour écraser les

assaillants, de petits retranchements en terre de faible relief dissimulés par des branchages permettent aux défenseurs bien abrités de faire feu sur nos colonnes d'attaque. Grâce à l'entrain de nos troupes, tous ces obstacles sont enlevés, et le passage est franchi.

Pour la défense des abords d'Oajaca en 1864, Porfirio Diaz organise plusieurs lignes de défense qui doivent nous arrêter en avant de Don Domingillo sur la forte position de l'Infernillo. Ces obstacles consistent en trois lignes de hauteurs fortifiées par des redoutes et des batteries au pied desquelles coule le rio de Quiotepec. Toutes les routes et tous les gués sont enfilés par les batteries, deux coupures et des débris de rochers interceptent en outre la route principale.

Les Mexicains ont su également tirer parti des situations exceptionnelles pour organiser des moyens de défense appropriés aux circonstances. En 1865, dans la Sierra Madre, pays de mines, le village de Panuco et les sentiers avoisinants avaient été minés, et des boîtes à mitraille, reliées par des mâches, étaient disposées de façon à couvrir de projectiles les assaillants au moment où ils se lanceraient à l'attaque du village.

CHAPITRE VI.

BIVOUACS ET CANTONNEMENTS.

Bivouac sous la tente; service de sûreté. — Du cantonnement; mode de couchage.

Bivouac sous la tente; service de sûreté. — Au Mexique, le bivouac sous la petite tente est le système employé en colonne et le plus souvent aussi en station. Arrivé au gîte, on forme le carré : les faces extérieures sont occupées par l'infanterie et chacune d'elles se couvre par une grand'garde établie à une distance variable suivant le pays et les circonstances. Au centre campent les divers services et le convoi; les chevaux et les mulets sont mis à la corde : on les mène paître le jour entre les faces du carré et les grand'gardes. Les faisceaux formés en avant des tentes sont gardés par des sentinelles.

Malgré ces précautions, les animaux du convoi sont parfois

enlevés par les maraudeurs ennemis; des mesures spéciales de surveillance sont souvent nécessaires la nuit lorsque les animaux sont trop nombreux pour camper dans le carré. Dans la nuit du 10 janvier 1865, les mulets de la colonne de Castagny ayant été enlevés par les bandes de Corona, la colonne qui devait marcher sur Mazatlan ne put repartir le lendemain; on dut requérir les mulets d'un convoi civil qui attendit sur place le retour de ses animaux.

Les fortes colonnes forment ordinairement un vaste carré autour d'une ferme ou même d'un village. Les compagnies de grand'garde sont alors poussées jusqu'à 500 mètres en avant de chaque face, lorsque le terrain s'y prête; des piquets de cavalerie battent l'estrade aux environs du camp; des vedettes gardent les ponts, les gués, les défilés, et surveillent les deux rives des cours d'eau; les canons sont placés en batterie sur les points les plus favorables; l'ambulance, l'administration s'installent dans les maisons, l'artillerie et la cavalerie sur la place principale.

La nuit, en cas de danger pressant, les grand'gardes sont reliées par de fréquentes patrouilles et par des sentinelles volantes : on les rapproche des faces du carré. Les hommes de grand'garde restent debout ou assis avec leurs armes à la main, jamais couchés; de nombreuses rondes s'assurent de leur vigilance. Au camp, tout le monde est habillé et chaussé : une partie des troupes est de piquet et veille, le reste repose.

Si le camp doit avoir quelque durée, les officiers construisent des gourbis, les soldats improvisent des abris avec les ressources qu'ils ont sous la main; on met le camp à l'abri d'une surprise à l'aide de quelques travaux rapides, tels que fossés, palissades, murs de pierres sèches, etc.

Lorsque nos troupes sont obligées de camper sous bois, elles construisent des abatis qui préservent le camp d'un coup de main.

Dans certaines régions on choisit de préférence le bivouac sur les pentes des ravins, afin d'être à proximité de l'eau; les grand'gardes sont établies solidement sur les crêtes environnantes et mettent ainsi le camp à l'abri d'une brusque attaque. Mais il est toujours imprudent de camper dans le ravin même, car un violent orage peut survenir et transformer le lit du ravin en torrent.

Lorsque le froid est trop vif sous la tente, principalement dans

les régions montagneuses et sur les plateaux où l'on trouve du bois en grande quantité, nos soldats entourent leurs tentes d'un bourrelet de terre, creusent un trou au milieu et le remplissent de braise qu'ils recouvrent d'une légère couche de terre.

Du cantonnement; mode de couchage. — Le cantonnement offre peu de sécurité dans un pays hostile et oblige à disséminer les troupes; aussi est-il rarement employé. Dans les villes, nos troupes sont ordinairement placées en caserne ou dans des couvents transformés en casernes et susceptibles d'une bonne défense. Hormis ce cas, nos hommes campent presque toujours et ils préfèrent généralement le séjour de la tente à celui des maisons qui sont plus ou moins infectées et remplies de vermine. Sur les plateaux la raréfaction de l'air produit quelquefois une certaine gêne dans la respiration et, pour ce motif encore, le séjour de la tente est préférable à celui des maisons.

Le mode de couchage dans les casernes ou les maisons est des plus rudimentaires: nos soldats couchent d'habitude sur des paillasses garnies de paille de maïs et confectionnées par les habitants sur réquisition. A défaut de cette ressource, la tente-abri est transformée en sac de couchage.

A Mexico, le logement des officiers est payé par la municipalité à raison de 150 francs par mois pour les lieutenants et sous-lieutenants, 200 francs pour les capitaines, etc. Le maréchal Bazaine touchait de ce chef une indemnité de 5,000 francs par mois, bien qu'il eût reçu un hôtel en cadeau de noces.

CHAPITRE VII.

TACTIQUE DE MARCHÉ.

Ordre de marche et service de sûreté. — Marche de l'avant-garde. — Grand'haltes. — Marches forcées et marches de nuit. — Marches en retraite. — Ordres et contre-ordres.

Ordre de marche et service de sûreté. — Nos colonnes en marche se gardent dans toutes les directions par des groupes dont la force et la composition varient suivant la nature du pays et les renseignements recueillis sur l'ennemi.

En tête de l'avant-garde marchent les cavaliers mexicains alliés qui remplissent le rôle d'éclaireurs ou *exploradores*; ils sont soutenus de très près par nos cavaliers qui servent également de flanqueurs à droite et à gauche de l'avant-garde. Un groupe d'infanterie avec du canon suit de près et constitue le gros de l'avant-garde. L'arrière-garde est disposée à peu près de la même manière, mais en sens inverse, et ferme la marche avec des cacolets.

Voici, comme exemple, l'ordre de marche adopté par une colonne composée de 500 fantassins et 50 cavaliers français avec 3 pièces de montagne, et de 140 fantassins et 60 cavaliers mexicains.

La moitié des cavaliers mexicains marchent en éclaireurs; derrière eux viennent nos 50 cavaliers, une partie groupée, le reste réparti sur les flancs de l'avant-garde. Derrière nos cavaliers marche une demi-compagnie déployée en tirailleurs à faibles intervalles; le reste de la compagnie avec une pièce de montagne suit à une distance de 200 mètres. Le corps principal marche à 400 mètres en arrière et comprend le reste de notre infanterie moins une compagnie, les 2 pièces de montagne, le convoi et l'infanterie mexicaine. Enfin l'arrière-garde est formée d'une demi-compagnie groupée, du reste de la compagnie en tirailleurs et en flanqueurs et de 30 *exploradores* formant l'arrière-garde.

Dans un terrain étroit formant défilé, et dans les régions boisées, la cavalerie française se replie à la queue de l'arrière-garde et l'infanterie seule fournit les flanqueurs.

Dans un pays montagneux ou très difficile, offrant de nombreuses positions où l'on peut s'attendre à rencontrer l'ennemi, on diminue la quantité de cavalerie placée en pointe et on augmente la proportion d'infanterie en tête et sur les flancs.

Voici les dispositions prises dans un pays de cette nature par une avant-garde forte de 2 compagnies, 1 pièce de montagne, un peloton de cavalerie française et quelques *exploradores* mexicains :

Les *exploradores* ouvraient la marche; derrière eux, sur la route et aux abords immédiats, marchait une escouade déployée en tirailleurs; 4 escouades marchaient en flanqueurs à droite et à gauche de la route sur laquelle venait le reste de la compagnie groupée à 100 mètres en arrière de l'escouade déployée. A 150 mètres plus en arrière se tenait la 2^e compagnie avec la pièce

de montagne; le peloton de cavalerie fermait la marche. Toute cette avant-garde précédait le corps principal de 400 mètres.

L'arrière-garde de la même colonne était disposée de la manière suivante : gros de l'arrière-garde, une compagnie, une pièce de montagne, les cacolets et un peloton de cavalerie française; tête de l'arrière-garde, à 150 mètres en arrière, une section d'infanterie et deux cacolets; pointe, à 100 mètres en arrière, une escouade en tirailleurs, trois escouades en flanqueurs; extrême pointe, quelques cavaliers mexicains.

Voici maintenant l'ordre de marche d'une colonne plus forte comprenant deux escadrons, deux batteries, dont une de montagne, six bataillons, les divers services et des exploradores :

Avant-garde : une partie des exploradores, un escadron, un bataillon et deux pièces de montagne. Corps principal : deux bataillons, deux pièces de montagne, la batterie de campagne, un bataillon, le trésor, le parc et l'ambulance, un bataillon, une pièce de montagne, les bagages, l'administration et le convoi. Arrière-garde : un bataillon, une pièce de montagne, un escadron avec des cacolets et le reste des exploradores.

La caractéristique de ces diverses formations de marche, c'est que l'arrière-garde est à peu près aussi forte que l'avant-garde, ce qui s'explique dans un pays où les surprises pouvaient aussi bien se produire sur la queue de la colonne que sur la tête.

Le génie, lorsque la colonne en comporte, marche avec l'avant-garde. En général, les compagnies franches sont attachées d'une façon à peu près permanente à l'avant-garde ou réparties entre l'avant-garde et l'arrière-garde.

La distance entre l'avant-garde et le corps principal varie beaucoup suivant la proximité et les forces probables de l'ennemi. La colonne Brincourt, qui marche sur Oajaca au mois d'août 1864 et qui est forte de 1500 hommes a son avant-garde à une demi-heure du corps principal, et cependant cette avant-garde est relativement faible puisqu'elle ne comprend que 50 exploradores, deux compagnies franches, une section du génie et deux pièces de montagne; mais on s'attendait à rencontrer sur la route des obstacles accumulés par l'ennemi pour arrêter notre marche, et l'avant-garde avait pour mission de déblayer la route; elle ne pouvait accomplir cette mission qu'à la condition d'avoir sur la colonne une avance suffisante.

Marche de l'avant-garde. — Il arrive fréquemment que nos têtes de colonne sont attaquées par des guerillas très hardies qui profitent de tous les abris du terrain pour se dissimuler et fondre à l'improviste sur nos éclaireurs. Aussi, dans les terrains très coupés où cette tactique est à craindre de la part de l'ennemi, la compagnie placée en tête procède-t-elle souvent de la façon suivante : après avoir déposé ses sacs au convoi, elle gagne du terrain en avant de la colonne en prenant le pas gymnastique et s'établit sur une crête ou sur une position favorable d'où elle puisse protéger la marche de l'avant-garde. Lorsque celle-ci l'a presque rejointe, elle se porte de même sur une autre position et ainsi de suite; cette compagnie passe ensuite à la queue de la colonne où elle reprend ses sacs, la suivante la remplace et opère de même.

La traversée des bois touffus nécessite aussi des précautions particulières. L'infanterie prend la tête de l'avant-garde et fraie un passage à la colonne; les cavaliers marchent à pied dans le sillon des fantassins et tiennent leurs chevaux en main; les flanqueurs se suivent à la file indienne à droite et à gauche de ce sillon; de temps en temps, des hommes montent sur les arbres les plus élevés pour chercher à apercevoir le terrain aux environs.

Du reste, des mesures très rigoureuses sont prises pour préserver nos avant-gardes des embuscades et des coups de fusil tirés des villages que nous traversons. Dans le cas où semblables faits venaient à se produire, certains chefs de colonnes, le colonel Cottret entre autres, n'hésitaient pas à faire fusiller les habitants soupçonnés d'avoir fait feu sur nos troupes; dans le cas d'agression sérieuse, ils forçaient les habitants à évacuer le village et y faisaient mettre le feu.

Grand'haltes. — Les colonnes se mettent en marche avant le jour afin d'avoir parcouru la plus grande partie de l'étape avant la grosse chaleur. La grand'halte a lieu sur un point offrant des ressources suffisantes en eau; sa durée varie généralement d'une heure à deux. Les troupes font le café et mangent la viande cuite avant le départ; la colonne s'établit au bivouac et se couvre dans toutes les directions; une partie des cavaliers sont prêts à sauter à cheval.

Ces mesures de précaution sont surtout nécessaires dans les

terrains coupés ou dans le voisinage des bois et autres couverts : l'ennemi s'est chargé plusieurs fois de nous en faire sentir toute l'importance. Au mois de janvier 1865, une colonne française se porte de Mazatlan sur Veraños pour venger la défaite d'une compagnie surprise dans ce village et détruite par des forces supérieures. Vers onze heures, on s'arrête pour faire la grand'halte, et la cavalerie se met en devoir d'abreuver ses chevaux. Tout à coup deux ou trois cents cavaliers ennemis débouchent comme un ouragan d'un petit bois voisin, pénètrent avec impétuosité dans le camp qu'ils bouleversent, renversent une partie des faisceaux et sèment partout l'alarme, puis disparaissent comme ils étaient venus, avant que nos cavaliers aient eu le temps de se lancer à leur poursuite.

Marches forcées et marches de nuit. — Dans les colonnes nombreuses, étant donnés les difficultés du terrain et les à-coups qui se produisent à chaque instant, l'arrière-garde n'arrive guère à l'étape que dans la soirée; aussi les marches forcées ne sont-elles exécutées en général que par des troupes peu considérables ou par des colonnes légères débarrassées de leur convoi. Les deux conditions essentielles pour atteindre l'ennemi consistant dans le secret et dans la rapidité d'exécution, les marches forcées, combinées avec les marches de nuit, offraient les plus grandes chances de succès et ont été fréquemment employées par nos troupes au Mexique; mais elles ont rarement réussi, car l'ennemi était très bien renseigné sur tous nos mouvements : ses forces, consistant surtout en cavalerie, étaient très mobiles, et son infanterie même, ne portant que ses fusils et ses cartouches, suivant la coutume indienne, marchait avec une vitesse incroyable. On trouve cependant, dans le récit des marches exécutées par le 7^e de ligne, plusieurs exemples de bandes ennemies surprises par la rapidité de nos mouvements et obligées de s'enfuir précipitamment en abandonnant entre nos mains leur matériel ou leur butin.

Dans les marches de nuit on supprime les distances entre les divers échelons de la colonne; on ne conserve que juste la distance nécessaire pour amortir les à-coups entre ces échelons. On choisit de préférence les chemins tracés en dehors des lieux habités, dans le fond des ravins, dans le lit des torrents à sec où

l'on ne craint plus d'être fusillé des hauteurs voisines. Les flaqueurs sont supprimés, tout bruit est interdit, les diverses parties du chargement de l'homme sont soigneusement arrimées pour éviter ce bruit caractéristique que fait toujours une troupe française en marche; il est défendu de fumer, de faire du feu, etc...

Citons au hasard quelques exemples de marches forcées, de jour ou de nuit, accomplies par nos colonnes.

Le 22 septembre 1864, trois compagnies combinent leurs mouvements aux environs de Queretaro pour cerner une bande ennemie : l'une d'elles parcourt quatorze lieues d'une traite, les deux autres font dans la journée l'une treize, l'autre seize lieues.

Le 7 avril 1865, une colonne, composée d'hommes du 7^e de ligne et du régiment étranger, fait l'étape de Salamanca à Irapuato où elle arrive le soir, repart le 8 à neuf heures du soir, marche toute la nuit et toute la matinée du 9 jusqu'à onze heures du matin, repart le soir à minuit pour exécuter une deuxième marche de nuit et ne s'arrête que le 10 à dix heures du matin.

La colonne d'Albici, qui opère aux environs de Penjamo (mars 1865), franchit dix-sept lieues dans une marche de jour suivie d'une marche de nuit, repart de jour pour faire dix lieues et fait, dans la journée du lendemain, quinze nouvelles lieues.

Le 1^{er} juin 1866, le colonel Cottret, du 7^e de ligne, essaie de surprendre les dissidents en se portant de Cerro-Gordo sur Rio-Florido; il exécute coup sur coup deux marches de nuit très rapides, l'une de onze heures du soir à onze heures du matin, l'autre de huit heures du soir à deux heures du matin. Au mois d'octobre de la même année, il se porte précipitamment de Durango sur Sombrerete et franchit quarante-cinq lieues en soixante-douze heures. Du 13 octobre au 31 du même mois, il ne cesse de sillonner le pays, presque sans prendre de repos, toujours en forçant l'allure et souvent en marchant la nuit. ®

Marches en retraite. — Dans les marches en retraite le convoi prend la tête de la colonne; pour diminuer autant que possible les impedimenta, on forme souvent un convoi spécial qui marche à une certaine distance en avant de la colonne, avec une escorte particulière.

Dans la retraite de Durango sur Mexico (août 1866), un bataillon de la garnison de Durango prend les devants, emmenant avec lui les malingres, les magasins et les vivres en excédent. Ainsi allégée, la colonne opère son mouvement rétrograde en poussant de nombreuses pointes et de vigoureux retours offensifs qui maintiennent l'ennemi à bonne distance.

Certains postes offraient peu de ressources en chevaux et mulets, de telle sorte qu'au moment de l'évacuation les moyens de transport se trouvèrent tout à fait insuffisants; il fallut détruire tout ce qui ne pouvait être transporté, armes, munitions, vivres, et partager la caisse entre les officiers à titre d'avances.

Pendant ce mouvement de retraite, nos arrière-gardes furent si vivement pressées que nos officiers durent parfois faire le coup de fusil pour leur défense personnelle.

Ordres et contre-ordres. — On ne s'étonnera pas si les marches entreprises à la poursuite des bandes mexicaines ont donné lieu à de nombreux contre-ordres. La nécessité de combiner les mouvements de nos colonnes en suivant la piste de l'ennemi amenait de fréquents changements dans les ordres, pendant l'exécution même des marches; de là une série de contre-ordres qui augmentaient la difficulté de diriger et de ravitailler les colonnes et rendaient les marches plus pénibles.

Le 26 juin 1865, une colonne part de San Salvador pour aller s'établir à Inde, d'où elle pourra efficacement surveiller les bandes ennemies. Sur ces entrefaites on apprend que les bandes de Corona menacent Papasquiario: ordre est envoyé à la colonne, qui est parvenue à Chinaca, de rétrograder sur San Salvador et de se tenir prête à marcher sur Papasquiario.

A la même époque, une compagnie, partie de Queretaro pour escorter un convoi de munitions jusqu'à Durango, trouve en route l'ordre de s'arrêter à Sombrerete, point qu'il importe d'occuper pour assurer la sécurité de notre ligne de communication. Le mois suivant, une compagnie chargée d'escorter un convoi de Durango à San Felipe, trouve à son arrivée dans cette ville l'ordre de se porter sur Sombrerete. En novembre 1865, deux compagnies parties de Durango à destination de Zacatecas trouvent en route l'ordre de rétrograder sur Durango où se forme une colonne qui doit opérer dans le nord.

Quelquefois même deux contre-ordres venaient successivement changer la direction d'une colonne, et le chef de celle-ci devait s'estimer heureux si quelque événement imprévu était venu s'opposer à l'exécution du premier contre-ordre. C'est ce qui est arrivé à la colonne Cottret au mois de juillet 1866. Le colonel avait reçu l'ordre d'évacuer San Salvador pour se replier sur Durango; la traversée du rio de Nazas, qui a subi une crue énorme, s'effectue difficilement et à peine est-il parvenu à franchir la rivière qu'un contre-ordre lui enjoint de réoccuper San Salvador. Fort heureusement pour la colonne la crue n'avait pas diminué et les difficultés du passage arrêtaient encore sa marche jusqu'à l'arrivée d'un deuxième contre-ordre lui prescrivant de reprendre sa direction première, sur Durango.

CHAPITRE VIII.

TACTIQUE DE COMBAT.

Tactique employée à la poursuite des bandes. — Mode habituel d'attaque de nos troupes. — Attaque de villages, de positions fortifiées. — Les bandes mexicaines: organisation et tactique. — Manière de combattre. — Combat du Presidio.

Tactique employée à la poursuite des bandes. — Nous avons vu que notre tactique habituelle au Mexique consistait à faire converger un certain nombre de colonnes sur des points voisins, de manière à cerner l'ennemi et à lui couper la retraite. Presque toutes nos opérations pendant cette campagne peuvent se ramener à une poursuite des bandes ennemies à l'aide de colonnes dirigées concentriquement vers leur ligne de retraite.

Vers le début des opérations (juillet 1863), deux petites colonnes partent l'une d'Orizaba, l'autre de la Soledad, et convergent vers Huatusco pour refouler l'ennemi au nord de notre ligne de communication; celle de la Soledad exécute deux marches de nuit pour dissimuler son mouvement, mais l'ennemi est prévenu à temps et se dérobe.

Vers la fin de l'expédition (mars 1866), le détachement qui opère dans la Laguna dirige quatre colonnes légères qui battent les deux rives du rio de Nazas et débouchent le même jour sur San Lorenzo pour envelopper l'ennemi qui reste insaisissable.

Les colonnes plus nombreuses appliquent la même tactique : pendant l'été de 1864, cinq colonnes concertent leur mouvement dans le nord du Mexique pour acculer les Juaristes soit au territoire américain, soit dans le désert de Mapuni où ils ne pourront se ravitailler ; ce sont les troupes commandées par le général Lhéritier, le général de Castagny, les généraux alliés Mejia et Lopez, et le colonel Dupin. Au mois d'octobre de la même année, le général Douay et le général mexicain Marquez opérant contre les bandes du Jalisco, menacent de prendre l'ennemi à revers et le forcent à évacuer Colima pour se jeter au plus vite dans la montagne.

Quelquefois une seule colonne tente de prévenir l'ennemi sur sa ligne de retraite ou de le devancer à un point de passage ; mais cette tactique a peu de chances de succès, car les dissidents, toujours bien renseignés, ne manquent pas de changer leur itinéraire. En octobre 1864, les bandes de Romero et de Castillo infestent les environs de Toluca ; deux compagnies se portent directement sur leur ligne de retraite : parties à 10 heures du soir, elles marchent toute la nuit et débouchent à 4 heures du matin sur le village de San Antonio, deux heures après le passage de l'ennemi.

Souvent aussi la poursuite des bandes s'effectue par échelons : une colonne marche à petites journées avec le convoi et sert d'appui à une ou plusieurs colonnes légères qui se meuvent rapidement dans un certain rayon autour d'elle. Ce dernier rôle est réservé naturellement à la cavalerie, sans laquelle aucune poursuite n'a chance d'aboutir. De la fin du mois de mars au mois de juillet 1866, un bataillon envoyé à Aviles sans cavalerie n'a cessé de diriger sur les deux rives du rio de Nazas de nombreuses reconnaissances sans arriver à apercevoir l'ennemi une seule fois.

Les dissidents, poursuivis par plusieurs colonnes et sur le point d'être acculés à un obstacle tel qu'une rivière non guéable, se fractionnent en petits détachements qui passent aisément entre les mailles du filet et disparaissent. Au mois d'avril 1865, les bandes ennemies sont traquées par les colonnes de Morelia et de Guadalajara qui leur ferment toute issue vers l'Est et le Sud ; la colonne d'Albici leur barre la route de Zamora et de La Piedad ; les dissidents se dirigent alors sur Huango et Cuitzeo, une nou-

velle colonne marche aussitôt sur ces deux points et pousse sur Valle Santiago, tandis qu'une compagnie postée à Irapuato marche sur Salamanca ; mais les bandes se sont dispersées et ont disparu dans la direction du Sud, poursuivies vainement par nos colonnes.

Mode habituel d'attaque de nos troupes. — Aussitôt l'ennemi signalé, l'avant-garde prend position et engage le combat ; mais il faut bien se garder de porter l'avant-garde trop loin de la colonne et de l'exposer ainsi aux entreprises d'un ennemi nombreux, embusqué près de la route. A la fin de l'année 1864, une colonne française opérant dans le Sinaloa rencontre l'ennemi près de San Pedro ; l'avant-garde, trop éloignée de la colonne, se déploie en tirailleurs et commence le feu, mais elle est chargée avec impétuosité par une nombreuse cavalerie ennemie et se replie sur le corps principal. Enhardi par ce mouvement de recul, l'ennemi charge avec une nouvelle vigueur, arrive en même temps que l'avant-garde sur le gros de la colonne et y sème le désordre.

Une fois l'affaire engagée, notre tactique habituelle consiste à gagner les flancs de l'ennemi et à menacer ses derrières. Mais ici encore il faut se tenir en garde contre les stratagèmes des Mexicains qui cherchent souvent, par une feinte retraite, à nous attirer sur une mauvaise position ou devant le gros de leurs forces. Au combat de Porfias (septembre 1866), la ligne d'éclaireurs ennemis se retire devant notre cavalerie et démasque brusquement la cavalerie mexicaine rangée en bataille sur une position favorable.

Attaque de villages. — Nous attaquons toujours les villages par surprise. Généralement une marche de nuit nous amène au petit jour devant la position ; tandis qu'une fraction de nos troupes attaque de front, soutenue par de l'artillerie, des compagnies s'élancent à droite et à gauche pour tourner le village par les deux ailes ; pendant ce temps la réserve gagne un point culminant voisin d'où elle pourra fournir des feux sur la sortie du village.

Le plus souvent l'ennemi évacue rapidement le village et prend position sur les hauteurs voisines d'où il est plus difficile de le

chasser : l'opération consiste à reprendre l'attaque en menaçant de nouveau la ligne de retraite de l'ennemi. De là des marches pénibles, à une allure précipitée, dans des terrains très accidentés, et la lutte dégénère en un combat traînant sans résultat décisif. L'ennemi se réserve toujours de se retirer à temps pour occuper en arrière une autre position dominante, jusqu'à ce qu'il ait lassé nos forces ou que la nuit vienne mettre fin à l'action.

D'habitude nos hommes déposent les sacs avant d'exécuter ces pénibles marches d'attaque. A l'affaire de Teotitlan, deux compagnies du 7^e mettent sac à terre et se lancent à l'attaque du village : l'une de ces compagnies appuie la poursuite de notre cavalerie pendant plus de 5 kilomètres en mamelonnant sur le flanc de la vallée de Teotitlan au delà du village que l'ennemi a eu soin d'abandonner pour prendre des positions successives sur les crêtes.

Quant au convoi, on le parque à l'abri des vues de l'ennemi, sous la surveillance d'un petit détachement.

Attaque de positions fortifiées. — Dans l'attaque des positions fortifiées, comme dans celle des villages, nous cherchons toujours à tourner la ligne de défense de l'ennemi : cette tactique est d'autant plus facile à appliquer que nos colonnes n'ont généralement rien à craindre elles-mêmes pour leurs communications.

Nous citerons comme exemple l'attaque de l'Infernillo.

Le 21 août 1864, une colonne française en marche sur Oajaca se heurte contre la position fortifiée de l'Infernillo. Le convoi est laissé en arrière sous la garde d'un poste : les troupes déposent le sac, une partie s'avance de front contre la position, tandis qu'une colonne légère tourne celle-ci par un chemin de montagne; le reste des troupes forme réserve et marche en arrière de la fraction qui attaque de front. L'ennemi voyant sa ligne de retraite menacée, abandonne des positions formidables dont la prise de vive force eût exigé de notre part de grands sacrifices.

Au mois de mars 1866, pendant les troubles de la Laguna, les insurgés occupent les fortes positions de Niño Jesus, formées d'une série de petites collines faciles à défendre; le chef de l'insurrection, Herrera, se voyant sur le point d'être tourné, abandonne ces positions et dissimule sa retraite à travers bois.

Dans les parties montagneuses du Mexique où les fortes positions abondent, la lutte menace de s'éterniser, car notre tactique force bien l'ennemi à battre en retraite devant nous, mais elle n'amène aucune solution définitive. Les bandes, qui connaissent à fond le pays, se dérobent devant nous et reparaissent sur un autre point. Pendant tout l'été de 1865, les montagnes de la Huasteca sont ainsi le théâtre d'une série d'engagements sans résultats décisifs, chacun des deux partis s'emparant à son tour des Cumbres, puis, sous la menace d'une attaque à revers, les évacuant pour prendre une autre position dans la montagne.

Les bandes mexicaines : organisation et tactique. — Les Mexicains ont fait preuve d'intelligence et de ténacité dans la défense pied à pied de leur territoire. Ces qualités sont d'autant plus à l'honneur des troupes dissidentes que celles-ci se recrutaient la plupart du temps de vive force parmi les habitants des villages et des ranchos qu'elles traversaient. Aussi arrivait-il fréquemment que des bandes entières se mutinaient ou abandonnaient leurs chefs pour rentrer dans leurs villages.

On conçoit que ces bandes, armées de mauvais fusils et de canons mal attelés et mal manœuvrés, devaient être peu à craindre; la chasse permanente que nous leur faisons leur inspire un terreur salutaire, et la plupart du temps elles se mettaient en retraite à notre approche; elles redoutaient surtout nos chasseurs d'Afrique qui avaient été surnommés *los Azules* à cause de la couleur bleue de leur uniforme.

A côté de ces éléments de qualité inférieure nous trouvons des guérillas composées d'hommes énergiques, vigoureux, bien acclimatés, connaissant admirablement le pays et sachant tirer parti de toutes ses ressources. Leur armement est assez défectueux et des plus variés : fusils, mousquets, lances, sabres, etc.; cependant quelques guérilleros ont des rifles et des carabines qui proviennent des États-Unis et qui leur permettent d'atteindre nos hommes à plus de 1000 mètres. Ce sont ces guérilleros qui pillent les haciendas, guettent nos convois et tombent à l'improviste sur les petits détachements qu'ils détruisent; en principe, ils cèdent devant nous et n'attaquent que par surprise ou quand ils sont dix contre un.

Manière de combattre. — Aussitôt nos troupes signalées, la cavalerie mexicaine se déploie en fourrageurs à 700 ou 800 mètres de nous, pour reconnaître nos forces, inquiéter notre marche, chercher notre point faible; ces cavaliers caracolent, font feu et tournent bride rapidement pour aller se reformer un peu plus loin. Derrière eux vient une ligne dense de tirailleurs ou, si le terrain est favorable à une charge, des escadrons en ligne prêts à charger; plus en arrière se trouvent des fractions d'infanterie en ligne séparées par des intervalles dans lesquels prend place l'artillerie, s'il y a lieu.

Arrivée à bonne portée de notre feu, la cavalerie mexicaine démasque le front de combat et cherche à tourner nos deux ailes; elle utilise admirablement le terrain pour arriver le plus près possible de nous sans être vue et nous surprendre.

Les Mexicains commettent souvent la faute d'attaquer sans attendre l'arrivée de toutes leurs troupes et se font battre en détail par un adversaire beaucoup moins nombreux.

Les attaques à la baïonnette, exécutées par l'infanterie mexicaine, ont lieu dans la plus grande confusion. Tantôt tous courent en désordre sans tirer; tantôt quelques-uns tirent en courant; d'autres s'arrêtent pour épauler; puis toute la masse confondue se précipite en avant avec des cris, des hurlements sauvages accompagnés d'insultes ou d'injures grossières.

Les clairons mexicains ont employé quelquefois une ruse que nous avons vu renouveler en 1870 : ils faisaient entendre quelques-unes de nos sonneries, celles de : *cessez le feu, en retraite, etc.*

Combat du Presidio. — Dans l'attaque des villages et des positions, la tactique des Mexicains est toujours de la plus grande simplicité : le combat du Presidio, livré par Corona à la tête de forces considérables en février 1866, va nous permettre de suivre cette tactique.

Le village du Presidio était défendu par 4 compagnies françaises, 1 peloton de chasseurs d'Afrique et 3 pièces de montagne, et par 300 fantassins alliés et 60 cavaliers avec 2 obusiers.

Fort de sa supériorité numérique, Corona déploie une ligne épaisse de fourrageurs et de tirailleurs, derrière laquelle il pousse

le gros de ses troupes en colonnes profondes : l'une de celles-ci franchit la rivière à un kilomètre en avant du village pour le prendre à revers; les autres colonnes replient nos tirailleurs et débordent les ailes de deux compagnies françaises qui ont commis l'imprudence de franchir la rivière pour former une première ligne de résistance. Ces deux compagnies sont obligées de battre en retraite, serrées de si près qu'elles se défendent à bout portant et à l'arme blanche; une charge de la cavalerie alliée les dégage un moment et elles pénètrent dans le village qui est barricadé et retranché à la hâte.

Alors apparaissent les masses de l'infanterie ennemie qui engagent à chaque issue du village une lutte opiniâtre jusqu'à la nuit. La petite garnison, à court de vivres et de munitions, se replie avec peine sur Mazatlan en profitant de l'obscurité.

La manière de combattre des Mexicains se résume donc dans une attaque en masses, avec tentatives d'enveloppement; comme ils ne prennent l'offensive qu'avec une supériorité énorme, ils espèrent user nos forces dans cette lutte disproportionnée et venir ainsi à bout de notre résistance.

De notre côté, le calme, le sang-froid, la conscience de notre valeur, notre supériorité morale, notre discipline nous ont assuré la victoire chaque fois que le manque de munitions ou de vivres, plus encore que la soif, la chaleur et la fatigue, n'ont pas eu raison de nos forces.

CHAPITRE IX.

PETITES OPÉRATIONS.

Missions particulières; installation des autorités, escorte de l'empereur, levés topographiques, etc. — Passage des cours d'eau; le rio Blanco, le rio de Nazas, etc.

Missions particulières; installation des autorités, escorte de l'empereur, levés topographiques, etc. — Outre la poursuite des bandes ennemies, qui donne lieu aux principales opérations de la campagne, de petites colonnes sillonnent fréquemment le pays pour remplir certaines missions particulières et pour montrer nos troupes dans des régions non encore explorées qu'il s'agit de maintenir dans le devoir.

Souvent les villes demandent elles-mêmes des garnisons françaises par crainte des bandes qui les pillent et les rançonnent ; d'où l'envoi de faibles détachements qui suffisent pour éloigner les pillards et les tenir à distance. Dans ces temps troublés, ce ne sont pas seulement les guerilleros que les habitants paisibles ont à craindre, mais aussi toute cette lie de la population qui vit de rapines et de brigandage.

Quant aux missions particulières confiées à nos troupes, elles sont des plus variées. Tantôt ce sont des fouilles que l'on entreprend dans l'espoir de retrouver un trésor que l'on croit enfoui depuis les guerres de l'Indépendance : à deux reprises différentes, une compagnie est chargée d'exécuter ces fouilles aux environs de Queretaro. Tantôt c'est une colonne légère envoyée au nord de Chihuahua pour faire croire à une marche offensive dans cette direction, en réalité pour faire du bois et reconnaître le pays ; ou bien c'est une colonne qui est chargée d'installer les autorités impériales dans une ville abandonnée par les Dissidents, etc.

Il n'était pas toujours facile de trouver dans les petites villes des hommes qui acceptassent de faire partie de la municipalité sous notre protection, car ils avaient tout à craindre des Dissidents le jour où nos troupes quittaient la localité. Au commencement de janvier 1864, on ne put trouver personne à Aguascalientes pour constituer la municipalité ; il fallut confier les fonctions de gouverneur de cet État à un ancien chef de bande, sorte d'aventurier sans scrupules qui, à l'époque où il luttait contre les Juaristes, avait coutume de faire achever les blessés ennemis pour n'avoir pas à les soigner.

Les précautions prises chaque fois que l'empereur Maximilien se déplaçait donnent la note exacte de son peu de popularité et du degré de sécurité des routes. Partout sur son passage nos troupes prennent position et éclairent les environs de la route qu'il doit suivre ; ces mesures donnent lieu à une série de petits détachements qui s'échelonnent sur la route du cortège et qui rayonnent à droite et à gauche pour le mettre à l'abri d'une insulte.

Les levés topographiques dans les régions infestées par les guerillas s'exécutent à coups de fusil sous la protection d'une escorte particulière. Du mois de mars au mois de mai 1864, une compagnie protège la reconnaissance du rio Blanco exécutée par

un officier du génie ; quelques mois plus tard, une colonne dirigée sur Teotitlan a pour mission de construire une route accessible à l'artillerie et de permettre ainsi d'entreprendre le siège d'Oajaca. Au mois d'octobre 1865, une compagnie escorte un officier d'état-major qui étudie le tracé d'une nouvelle route de Durango à Mazatlan, à travers la sierra de Nayaril.

Au reste, dans chaque colonne quelle que soit sa force, un officier est spécialement chargé du levé topographique, ce qui nous permet d'établir une carte détaillée des régions parcourues par nos troupes. Souvent aussi ces levés sont établis par renseignements, mais il convient de ne pas accepter ceux-ci sans contrôle lorsqu'ils émanent des habitants. Ainsi, dans la laguna de Mapiimi, la route de Monclova par le Subaco nous avait été décrite par les habitants comme absolument impraticable, sans doute pour nous dissuader de diriger nos troupes vers cette région ; or, au mois de mars 1866, nous pénétrons de ce côté et nous découvrons que le pays est facilement praticable, qu'il offre de l'eau en abondance et que les chemins sont accessibles à l'artillerie de montagne.

Passage des cours d'eau ; le rio Blanco, le rio de Nazas, etc. — Parmi les petites opérations, le passage des cours d'eau est une des plus délicates ; il s'effectue d'ordinaire à gué, les rares ponts étant détruits par les partis ennemis, mais le régime essentiellement variable des eaux rend souvent cette opération difficile et dangereuse.

Au mois de mai 1864, un petit détachement qui opère sur le rio Blanco cherche à effectuer le passage de la rivière. A minuit, une compagnie se met en marche pour surprendre le gué de San Joaquín qu'elle trouve libre et le passage s'effectue à la pointe du jour, en utilisant les chevaux du pays.

Le mois suivant, nos hommes sont chargés de jeter un pont sur la même rivière. A cet effet, des tirailleurs franchissent le cours d'eau sur le premier madrier jeté d'une rive à l'autre et protègent la construction d'un pont de huit mètres de long sur deux mètres et demi de large, qui est achevé en huit heures.

En février 1865, une petite colonne partie le soir de Rosario se dirige sur Matatan. Elle traverse une rivière avec de l'eau jusqu'aux genoux et débouche à 2 heures du matin en vue de Ma-

tatan occupé par l'ennemi ; un nouveau cours d'eau la sépare de ce village ; l'avant-garde le traverse à gué, mais avec de grandes difficultés et au milieu de l'obscurité, le reste de la colonne la suit, met le feu au village et se sèche autour de l'incendie.

Quelques jours plus tard, le même détachement en route sur Copala est obligé de franchir plusieurs fois une rivière qui forme de nombreuses boucles entre des murailles à pic, si bien que nos hommes finissent par marcher en caleçon pour n'avoir plus qu'à quitter leurs souliers au moment de se mettre à l'eau.

En septembre 1865, une compagnie qui opère dans la direction de Parras se trouve arrêtée par le río de Aguanaval devenu, à la suite des pluies de la saison, un torrent infranchissable. Quelques jours plus tard, elle tente le passage sur un autre point et parvient enfin à franchir la rivière à l'aide d'un lit de fascines coulées à fond et d'un radeau construit par les hommes.

La même compagnie essaie en vain de franchir le río de Nazas à hauteur de Santa-Rosa, mais une énorme crue rend le passage impossible ; elle ne réussit pas davantage à hauteur de San Fernando ; enfin, elle parvient à franchir la rivière en canots en marchant longtemps avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

L'année suivante, les pluies tombées en abondance ont rendu le passage de la même rivière très dangereux. Le colonel Cottret, qui a ordre de franchir le río de Nazas à San Salvador, est obligé de faire transporter d'abord sur la rive droite les vivres et le matériel, ce qui exige une journée entière ; le lendemain seulement la colonne peut franchir la rivière en utilisant tous les canots disponibles.

Ces crues considérables entravaient d'une façon sérieuse la marche de nos colonnes et augmentaient l'audace des bandes ennemies ; celles-ci, assurées de n'être pas surprises par une marche rapide de nos colonnes, se rapprochaient de nos postes et pillaient les villages environnants.

Au mois d'août 1866, un bataillon qui évacue Durango pour se replier sur l'État de Zacatecas se voit arrêté devant le río de l'Arenal qui atteint une largeur de 300 à 400 mètres ; il emploie trois jours à franchir ce cours d'eau sur deux chalands et quelques mauvaises barques. Un peu plus loin un autre torrent, le río de San Quintín, grossi par les pluies et profondément encaissé, retient encore le bataillon pendant trois jours. Une autre

colonne, qui se porte de la Saucedá sur Porfías où l'ennemi est signalé, se trouve arrêtée par une rivière infranchissable et contrainte de revenir à la Saucedá sans avoir pu accomplir sa mission.

CHAPITRE X.

TROUPES ALLIÉES, GUIDES ET ESPIONS.

Troupes mexicaines régulières et auxiliaires. — Gardes rurales. — Tenue, armement. — Indiens ; leur utilité comme espions et courriers. — Guides.

Troupes mexicaines régulières et auxiliaires. — Les troupes mexicaines régulières recevaient une solde avec laquelle elles devaient pourvoir à leur subsistance et à leur entretien. Les officiers étaient très nombreux ; quelques-uns étaient d'anciens chefs de bandes ralliés à notre cause. Le soldat mexicain, quand on savait le prendre, était doux et docile et, s'il avait été bien commandé et bien instruit, il eût pu accomplir des prodiges ; mais il était mal encadré et insuffisamment exercé : l'instruction du tir surtout était presque nulle.

Les troupes régulières et auxiliaires qui combattaient à nos côtés nous ont parfois rendu de grands services ; mais trop souvent elles ont lâché pied et plus d'une fois même elles nous ont trahis. Lorsque nous avions lieu de craindre une trahison ou une révolte de leur part, nous étions tenus à une surveillance constante à leur égard, surtout la nuit : une fraction de nos troupes était alors de piquet, prête à se jeter sur les Mexicains au cas où ils viendraient à se révolter.

En février 1865, une compagnie auxiliaire se soulève, assassine ses officiers et abandonne le poste de Juriria Pundiro pour passer avec armes et bagages à l'ennemi. Au combat d'Ayotla (août 1864), nous voyons, au contraire, les cavaliers mexicains alliés, sous les ordres du commandant Bolaños, charger l'ennemi avec furie et se faire presque tous tuer.

Quant aux chefs, les uns nous sont restés fidèles ; d'autres, en grand nombre, après avoir fait leur soumission, ont repris les armes contre nous, comme Fragoso, Figueroa, etc... En mars 1866, le chef de la cavalerie alliée, Toribio Regalado, chargé de défendre la ville de Parras contre les Dissidents, passe avec toute sa cavalerie dans les rangs de l'ennemi et lui livre la ville.

Gardes rurales. — Au commencement de l'année 1865, une partie des troupes auxiliaires sont licenciées par ordre de l'empereur Maximilien et remplacées par des gardes rurales entretenues aux frais des municipalités. Ces gardes rurales existaient déjà dans certaines localités où elles avaient été organisées dans le but de tenir à distance les bandes de pillards qui rançonnaient le pays en notre absence; mais elles étaient impuissantes contre les rassemblements un peu nombreux. En octobre 1864, 300 cavaliers dissidents bien armés pillent la ville de Tenango del Valle, près de Toluca, et les gardes rurales trop peu nombreuses ne peuvent rien contre eux.

De même que les auxiliaires mexicains, ces gardes rurales ont une tendance à ne pas s'éloigner de leur garnison et s'efforcent uniquement de défendre celle-ci contre les entreprises des Dissidents. Aussi faut-il peu compter sur leur coopération lorsqu'ils font partie de nos colonnes: ils s'empressent d'abandonner l'expédition pour regagner leur pays dès qu'ils apprennent que l'ennemi s'approche de celui-ci. En février 1865, un escadron mexicain chargé de défendre le pont de Tasquillo pour couper la retraite à la bande de Fragoso, abandonne ce poste et revient à Tula, sa garnison, sous prétexte que cette ville est attaquée.

Quelquefois les habitants eux-mêmes sont organisés et armés par nos soins pour compléter la défense du pays et remédier à l'insuffisance de nos forces. La population de San Juan del Rio est chargée, en 1865, d'organiser elle-même la défense de la ville et reçoit à cet effet les armes provenant des troupes mexicaines licenciées; un sous-officier et quinze soldats français forment seuls le noyau de la défense.

Nous avons vu qu'en raison de leur connaissance du pays les troupes alliées servaient d'éclaireurs à nos colonnes dont elles formaient l'extrême avant-garde et arrière-garde. Les cavaliers de la sécurité publique nous rendaient au besoin les mêmes services: dans la poursuite de Fragoso, au mois de mars 1865, une compagnie française, qui opère sur la route de Mexico à Queretaro, n'a pour éclaireurs que quatorze cavaliers de la sécurité publique.

Tenue, armement. — Les cavaliers mexicains alliés sont armés d'un mousqueton rayé, d'un revolver et d'un sabre; leur équipe-

ment consiste en une cartouchière à patelette, fixée sur les reins par une courroie munie d'une boucle. Leur vêtement est en cuir ou en basane; il se compose d'une veste courte, brodée et ouverte sur la poitrine, d'un pantalon collant dans le haut, large dans le bas et boutonné sur les côtés, de brodequins de cuir et d'un large sombrero. La nuit, une sorte de couverture ou *sarape* leur sert de manteau.

L'armement de l'infanterie est à peu près le même; le mousqueton est remplacé par un fusil ou un rifle, le vêtement est en toile de coton, la chaussure consiste en une large bande de cuir fixée par des lanières à la cheville. Au lieu de havresac le fantassin porte sur le dos une sorte de petit paquet contenant quelques menus objets et une couverture.

Signalons l'exagération des grades dans les troupes mexicaines alliées: dans la colonne qui opère contre Porfirio Diaz au mois de juillet 1865, tandis qu'un chef de bataillon français commande à 22 officiers et 729 hommes, le commandant mexicain Bolaños a sous ses ordres 2 officiers et 50 cavaliers, et le lieutenant-colonel Lailson 7 officiers et 30 hommes.

Indiens; leur utilité comme espions et courriers. — Les Indiens nous ont fréquemment prêté leur concours et rendu de réels services. Dans la poursuite des bandes ennemies aux environs de Zimapan, en février 1865, 400 Indiens de la Sierra Gorda devaient concerter une attaque contre cette ville avec 200 Indiens venant de l'Ouest et du Nord, tandis que nos troupes s'avanceraient par le Sud-Est, et ce ne fut pas leur faute si ce plan d'attaque ne put être mis à exécution. Le mois suivant, une partie de ces mêmes Indiens, envoyés à la poursuite de Fragoso, le repoussent de Zimapan et le mettent en fuite avec ceux de ses hommes qui ne se sont pas mutinés.

La même année, dans la Sonora, les Indiens alliés interviennent avec succès dans la poursuite des bandes ennemies: ils tuent le chef dissident Rosales et entrent à Alamos. ®

Mais c'est surtout comme courriers et comme espions que les Indiens nous rendent des services signalés. Les renseignements que nous obtenions au Mexique à l'aide de reconnaissances régulières étaient presque toujours vagues ou à peu près nuls, à cause de la complicité des habitants; souvent même ils étaient entière-

ment contradictoires. Au mois de mars 1866, les Dissidents surprennent un petit détachement français à Santa Isabel et le détruisent : tout le pays est aussitôt en fermentation. Une colonne quitte Aviles pour rechercher l'ennemi et pour étouffer l'insurrection qui prend des proportions inquiétantes, mais il lui est impossible d'obtenir aucun renseignement précis sur les Dissidents. Dès que nos troupes se portent sur un point où l'ennemi est signalé, celui-ci disparaît; nos reconnaissances ne recueillent aucune nouvelle certaine, notre cavalerie ne rapporte, sur la force et les projets de l'ennemi, que des bruits vagues; les prisonniers, les chefs de villages, lorsque l'on peut les saisir, ne donnent que des renseignements peu sûrs. Seul, l'emploi des espions peut nous éclairer sur l'emplacement, la force, les projets des bandes ennemies.

Les renseignements fournis par la poste sont également mis à profit, mais c'est là un appoint de faible importance. Les courriers qui passent par les gîtes d'étapes que nous occupons sont ouverts, les lettres et journaux examinés avec soin. Ceux dont la communication n'offre aucun danger pour nous continuent leur route, les autres sont brûlés; les journaux rédigés dans un esprit hostile à notre intervention sont supprimés.

Dans ces conditions, nous avons surtout recours aux Indiens comme espions et comme guides et courriers; gagnant de vitesse nos colonnes, ils coupent au court, évitent les lieux habités et arrivent à temps pour porter des contre-ordres aux détachements en route, ou pour hâter leur marche, leur donner des nouvelles fraîches de l'ennemi, etc.

L'emploi de ces courriers constitue pour nous le moyen le plus sûr et le plus rapide pour relier entre elles les nombreuses petites colonnes qui opèrent sur des théâtres voisins et pour coordonner leurs mouvements. Au mois d'avril 1866, un détachement français qui est à Zigueros, dans la Sonora, laisse, faute d'espions, le général allié Lozada se battre seul contre Corona à San Sébastian qui n'est éloigné que de six lieues.

Au mois de mars 1865, une compagnie poursuit Fragozo dans le massif montagneux situé au sud-est de Queretaro. Elle envoie un espion dans la direction de Chapantongo où a été signalée la présence du chef dissident : l'espion annonce que Fragozo a quitté ce point pour se diriger en toute hâte sur Zimapan. Grâce

à ce renseignement, la compagnie change de direction et après une poursuite de plusieurs jours force l'ennemi à se disperser.

Au mois d'août 1864, après les affaires de San Antonio et d'Ayotla, la ligne de retraite suivie par Porfirio Diaz nous est dévoilée par un Indien qui lui a servi de guide et que notre avant-garde a enlevé. Il nous apprend que le général ennemi a franchi en toute hâte le rio de Quiotepec pour se diriger sur Cuicatlan. En novembre 1865, les nombreux espions envoyés sur les traces des bandes ennemies qui tiennent la campagne dans la Laguna de Mapimi, nous mettent au courant de leurs tentatives et de leurs projets, et, si nous ne parvenons pas à les atteindre, c'est que nos adversaires disposent de leur côté de nombreux moyens d'information.

Le sort des Indiens qui nous servent ainsi d'espions ou de courriers est peu enviable : les Dissidents les pendent haut et court lorsqu'ils s'en emparent, et les laissent dans cet état pour servir d'exemple. De notre côté, nous fusillons les Indiens soupçonnés de servir d'espions à l'ennemi; les individus surpris et arrêtés sont interrogés sur-le-champ, et malheur à eux s'ils ne peuvent donner de bonnes raisons pour expliquer leur présence, s'ils se coupent ou s'embrouillent dans leurs réponses. Des Indiens inoffensifs ont été maintes fois victimes de semblables méprises, soit qu'ils n'aient pu justifier de leur présence au milieu de nos troupes, soit que leurs explications aient paru embarrassées. Dans les environs de Mazatlan, deux Indiens suivaient une de nos colonnes, vivant avec nos hommes auxquels ils rendaient quelques menus services. Un soir ils sont saisis sur la ligne de nos avant-postes par des soldats qui ne les connaissent pas, et ils ne peuvent expliquer nettement les motifs de leur présence en ces lieux; ils sont fusillés le lendemain matin et meurent courageusement.

Les étrangers eux-mêmes, porteurs de sauf-conduits, ne voyagent pas sans danger : un Américain, saisi par nos avant-postes, est conduit au village d'El Verde; il est sur le point d'être fusillé comme espion, lorsqu'il tire de sa poche un sauf-conduit délivré par les autorités françaises et qu'il avait complètement oublié dans son trouble.

Guides. — Quant aux guides, nous en trouvons non seulement chez les Indiens, mais aussi parmi les habitants. La muni-

cipalité les choisissait parmi ceux qui connaissaient le mieux le pays; ils ne pouvaient nous trahir, car ils étaient gardés à vue et ils savaient qu'au moindre soupçon ils seraient fusillés. Nous leur donnions une piastre par jour et la nourriture, et ils ont toujours paru satisfaits de ces conditions.

A défaut de guides de bonne volonté, ces fonctions étaient imposées à des habitants que l'on saisissait et qui marchaient à la tête de la colonne entre deux soldats, le fusil chargé.

CHAPITRE XI.

DES REPRÉSAILLES.

Moyens de répression employés habituellement. — Les voleurs de Mexico; cours martiales. — Destruction de villages. — La contre-guérilla Dupin. — Le directeur de la poste de Rio Florido. — Amende imposée aux notables du Parral. — Monument élevé à Mexico.

Moyens de répression employés habituellement. — C'est une des tristes conséquences des guerres de partisans de pousser chacun des adversaires à user de représailles à l'égard du parti ennemi. Dans les conditions où nous luttons au Mexique, seuls au milieu d'un pays en pleine insurrection, toute tentative contre nos personnes ou nos intérêts devait être impitoyablement réprimée. La conduite suivie par nos adversaires eût suffi, au besoin, à légitimer les moyens de répression mis en usage de notre part. Aussi voyons-nous des colonnes légères parcourir le pays, brûlant les villages hostiles, opérant des razzias pour punir les habitants de leur complicité avec l'ennemi, etc.; quelquefois des gens inoffensifs, dont l'allure excite nos soupçons, sont victimes de la situation que nous imposent les circonstances.

Quand nous trouvons des armes françaises dans les habitations isolées, le propriétaire est fusillé et les cases brûlées: il est probable, en effet, que ces armes proviennent de soldats tués dans une embuscade. Au reste, le seul fait pour un habitant d'être trouvé détenteur d'armes, quelles qu'elles soient, le rend passible de la peine de mort. C'est le seul moyen pour nous de tenir en respect un pays de dix millions d'habitants avec un corps d'occupation relativement très faible.

Outre les espions proprement dits, certains habitants des villages hostiles, qui ont la réputation d'être des Juaristes, sont

fusillés à titre d'exemple, dans le cas assez rare où nous parvenons à nous emparer de leurs personnes.

Les voleurs de Mexico. Cours martiales. — A notre arrivée à Mexico, de nombreux vols étaient commis, principalement la nuit. Le colonel de Potier, qui commandait l'état-major de la place, résolut de châtier les coupables; il organisa aussitôt une police sérieuse, secondée par nos troupes. Les voleurs arrêtés pendant la nuit étaient amenés tous les matins devant l'état-major et bâtonnés en public. Cette mesure radicale produisit bientôt son effet et, au bout d'un mois, les vols avaient cessé à Mexico.

A la même époque, des cours martiales sont créées pour juger les bandits pris les armes à la main, et leurs sentences exécutées, sans appel, dans les vingt-quatre heures. Un décret de Maximilien, en date du 3 octobre 1865, prononce la peine de mort contre les Dissidents pris dans les mêmes conditions. Salazar, Arteaga, etc., sont fusillés par application de ce décret qui se retournera bientôt contre son auteur lorsque la fortune l'aura abandonné.

Destruction de villages. — Pendant l'insurrection de la Laguna, dans l'automne de 1865, un certain nombre de ranchos et de villages rebelles sont détruits pour intimider les habitants de cette région et les forcer à la neutralité. A l'approche de nos troupes, l'hostilité des habitants se traduit par la fuite de tous les hommes valides qui emportent ou cachent les denrées et les ressources de toute espèce.

Le 1^{er} octobre 1865, le village de Los Arenales, abandonné par les hommes valides qui sont allés renforcer les bandes, est entièrement rasé, sauf quelques abris nécessaires aux femmes et aux enfants, auxquels un délai de huit jours est accordé pour évacuer le village. Le juge de Los Arenales est arrêté comme l'un des instigateurs de l'insurrection.

Au mois de février de la même année, les habitants mâles de la petite ville de San Sebastian abandonnent cette ville à l'approche de nos troupes. Le chef de la colonne fait savoir que si tous les hommes valides ne rentrent pas à San Sebastian dans la journée, il fera mettre le feu à la ville; le lendemain il exécute sa menace et fait détruire la ville.

Au mois de juin 1866, un voltigeur du 7^e est assassiné à

Mapimi lors du passage de sa compagnie dans cette ville; quelques jours après, la compagnie revient à Mapimi, s'empare de l'un des assassins et le fusille.

En avril 1866, une colonne légère se porte du Parral sur Atonilco qui est un vrai repaire de bandits, et détruit ce pueblo; puis elle entre à Allende et assure la rentrée d'une amende frappée sur cette ville.

Après l'affaire de Veraños, le général de Castagny fait mettre le feu à ce village, ce qui amène des représailles de la part des Dissidents; aussi la guerre autour de Mazatlan prend-elle un caractère véritablement sauvage. Après le combat du Presidio, Corona, trouvant trop long d'enterrer ses morts, les fait brûler. De notre côté, nous sommes réduits, pour éviter les violations de sépulture, à faire disparaître toute trace sur la tombe de nos soldats.

La contre-guérilla Dupin, etc. — Un homme qui a laissé au Mexique un renom de cruauté, c'est le colonel Dupin, commandant de la contre-guérilla. Il faisait pendre sans jugement les habitants simplement soupçonnés d'avoir porté les armes contre nous. Cette troupe recevait par nos soins une solde fixe avec laquelle elle devait se nourrir et s'entretenir; le taux de cette solde était très élevé: les soldats touchaient une piastre par jour, les sous-officiers et les officiers étaient payés à l'avenant. Mais la plupart de ces hommes jouaient leur solde à la roulette et vivaient ensuite de rapines. Quand une province s'agitait trop, on menaçait les autorités civiles de leur envoyer le colonel Dupin, et tout rentrait dans l'ordre.

C'est surtout pendant notre concentration sur Mexico, à la fin de l'expédition, qu'il importait de maintenir dans le devoir les populations surexcitées par la perspective de notre départ. Le 23 septembre 1866, une compagnie en reconnaissance arrive à Nombre de Dios; l'hostilité des habitants à notre égard se traduit par des cris séditieux, un de nos hommes est menacé d'un coup de couteau; le coupable est arrêté et fusillé séance tenante.

Lorsque les habitants coupables de rébellion, de trahison ou de voies de fait ne peuvent être atteints, les notables sont saisis ou frappés d'amende: en août 1866, les habitants de Cuahtlan font un pronunciamiento et maltraitent les autorités qui prennent

la fuite; une compagnie marche aussitôt sur cette ville et impose aux notables une amende de mille piastres.

Le directeur de la poste de Rio Florido. — A la fin de novembre 1865, une colonne en marche de Durango sur Chihuahua est de passage à Rio Florido. Comme cela se pratique chaque jour à l'arrivée au gîte, les routes et les sentiers sont immédiatement occupés par des postes ou par des sentinelles, suivant leur importance, et tous les individus qui se présentent sont conduits chez le commandant de la colonne pour y être interrogés. Ce jour-là le courrier postal de Chihuahua arrive avec son mulet chargé de dépêches; parmi celles-ci se trouve une lettre adressée au directeur de la poste de Rio Florido par son collègue de Chihuahua. Ce dernier le remercie de lui avoir annoncé le départ des Français de Durango vers le Nord et le prie, le cas échéant, de lui faire connaître également leur passage à Rio Florido.

Mis en présence des preuves de sa trahison, le directeur des postes balbutie des excuses et prétend qu'il n'a pas eu l'intention de nous nuire. Traduit aussitôt devant une cour martiale composée de trois capitaines, il est déclaré coupable de haute trahison et exécuté le lendemain au petit jour.

Amende imposée aux notables du Parral. — Un exemple va nous montrer comment on procédait pour recouvrer les amendes frappées sur les habitants d'une ville.

Le 2 avril 1866, la colonne du Nord, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Albici, réoccupe en toute hâte le Parral. La ville est frappée d'une contribution de guerre de deux cent mille piastres pour punir les habitants de leur complicité avec les bandes de Guadalupe Soto et d'Agostino Vasquez. Quelque temps auparavant, une compagnie du 51^e, à son arrivée au Parral, avait été très bien reçue en apparence par les habitants, et ceux-ci avaient fait boire et manger nos hommes de manière à paralyser leurs forces; puis, la nuit venue, les Dissidents avaient envahi la ville, braqué deux pièces de canon sur la porte de la caserne et, montant sur les toits des maisons voisines, ils avaient ouvert le feu sur nos soldats endormis à la suite de copieuses libations. La compagnie, dégrisée par cette attaque imprévue, était parvenue, après avoir fait des prodiges de valeur, à battre en retraite, mais non sans avoir perdu la moitié de ses hommes.

Le lieutenant-colonel d'Albici convoque chez lui les membres de l'ayuntamiento et leur fait dresser une liste des notables du Parral : chacun de ceux-ci est taxé suivant ses ressources et doit payer une amende variant de deux cents à deux mille piastres.

L'officier payeur de la colonne du Nord, chargé du recouvrement de cette amende, parcourt pendant dix jours les rues de la ville avec une prolonge d'artillerie, assistant au désespoir des uns, aux cris et aux pleurs des autres. Enfin, la contribution recueillie s'élève à 141,000 piastres, partie en barres d'argent, partie en piastres et même en cuivre monnayé ; ce dernier mode de paiement donnant lieu à un supplément de 12 p. 100 pour le change.

Reste un reliquat de 60,000 piastres qui ne peut être recouvré, une partie des habitants ayant pris la fuite ; leurs maisons sont incendiées et la peine de mort est prononcée contre eux, pour le cas où l'on viendrait à les saisir.

Monument élevé à Mexico. — Aujourd'hui ces événements sont loin de nous. Tout en déplorant les excès qui ont pu être commis, il faut, pour les juger en toute impartialité, se reporter par la pensée à la situation extraordinaire créée par les événements aux deux partis en présence. Si nous avons rappelé dans ce chapitre les mesures violentes auxquelles on eut trop souvent recours des deux côtés, c'est que ce récit était nécessaire pour préciser le caractère particulier de la lutte. Comme toutes les guerres d'indépendance, celle-là devait fatalement dégénérer en représailles et en guerre de partisans.

Un grand nombre de nos morts reposent obscurément sur le sol mexicain. Un monument vient d'être élevé à leur mémoire à Mexico (1890). C'est un mausolée ayant la forme d'une pyramide érigée sur un terre-plein ; un sphinx en pierre blanche est couché devant la porte en pylône, sur un socle orné de trophées de drapeaux, d'armes et de lauriers. On a gravé sur les côtés les noms des braves qui reposent sous ce monument.

L'inscription est des plus simples :

A NOS OFFICIERS

1863-1890.

CHAPITRE XII.

COMPAGNIES FRANCHES.

Organisation et armement. — Manière d'opérer et rôle des compagnies franches.

Organisation et armement. — Les compagnies de partisans, ou compagnies franches, ont été formées dès le début de l'expédition pour donner la chasse aux partis ennemis et remplir certaines missions particulières. Les hommes, choisis avec soin, étaient placés sous les ordres d'officiers désignés sur leur demande et particulièrement aptes à ce service spécial.

Chaque compagnie comprenait 100 hommes répartis en deux sections et huit escouades, et commandés par 6 sous-officiers et 3 officiers, ceux-ci montés. Les hommes étaient armés de la carabine ; quatre mulets permettaient de transporter un petit approvisionnement de vivres, et des chevaux ou mulets, requis suivant les besoins, complétaient les moyens de transport. Les officiers et sous-officiers continuaient de compter à leur compagnie et n'étaient que détachés à la compagnie franche ; les caporaux et soldats étaient administrés au titre de celle-ci et en faisaient partie intégrante.

Quelques cavaliers, généralement des explorateurs mexicains, étaient attachés à la compagnie franche ; quelquefois aussi, lorsqu'il s'agissait d'exécuter des marches longues et rapides, les hommes plaçaient leurs sacs ou même montaient à tour de rôle sur des mulets ou des chevaux de réquisition.

Manière d'opérer et rôle des compagnies franches. — Ainsi constituée chaque compagnie franche opère d'habitude isolément. Quand elle fait partie d'une colonne, elle marche ordinairement à l'avant-garde ; dans les colonnes très faibles, elle constitue à elle seule l'avant-garde et l'arrière-garde. Sa connaissance du pays et son extrême mobilité en font un auxiliaire précieux.

Quand elle opère seule, elle jouit de la plus grande initiative : tantôt lancée sur la piste d'une bande ennemie, elle change brusquement d'itinéraire pour se jeter sur les traces d'une autre bande qui lui est signalée et qui se croit à l'abri de ses coups ; tantôt elle se fractionne elle-même, malgré son effectif, pour

former plusieurs détachements qui vont chercher à couper la retraite à l'ennemi ; tantôt enfin elle exécute les opérations les plus variées, reconnaissances, levés topographiques, étude de routes nouvelles, répression de vols à main armée, de pillages et d'assassinats, destruction de pueblos à titre de représailles, protection des courriers, recherche de trésors.... Tel est le bilan sommaire de ses opérations, sans parler des convois qu'elle escorte à chaque instant et des expéditions dans lesquelles elle se trouve souvent englobée.

Pour exécuter ses coups de main, elle traverse les lieux les plus déserts, double souvent l'étape et marche la nuit. Une bande est-elle signalée dans une direction, la compagnie franche file immédiatement, marche sans trêve ni merci dans des régions à peu près inconnues, tantôt sous un ciel brûlant, tantôt sur des plateaux glacés, à travers les terrains les plus accidentés.

En moins de trois mois, du 30 novembre 1863 au 25 février 1864, la compagnie franche du 7^e de ligne parcourt 400 lieues dans un pays des plus difficiles. Le 24 novembre 1864, elle part de Queretaro en reconnaissance, rentre le 28, repart le 30, marche jusqu'au 18 décembre, exécute du 19 au 23 des reconnaissances autour de San Juan del Rio, se remet en route du 24 au 27, fait des reconnaissances autour de Solis du 27 au 29, part dans la nuit du 29 au 30 et rentre à Solis le 31 décembre. Elle repart le 2 janvier 1865, marche jusqu'au 4 et rentre le 6 à Queretaro. Du 30 janvier à la fin de février de la même année, elle accomplit à la poursuite de Fragoso et de ses bandes une série de marches forcées des plus pénibles. Et au milieu de toutes ces allées et venues, elle se heurte quelquefois à des colonnes ennemies plus fortes qu'elle, comme le 25 février 1865, à Cuatchiti, où 70 hommes de la compagnie franche rencontrent 300 Mexicains en position, leur tuent 15 hommes et en mettent une quarantaine hors de combat.

Nous ne pouvons relater ici tous les coups de main exécutés par les compagnies franches ; mais il était nécessaire de rappeler sommairement le rôle brillant que ces compagnies ont joué pendant l'expédition, afin d'ajouter un trait essentiel à l'esquisse que nous avons essayé de tracer de la *Guerre au Mexique*.

